



Camaïeu

Festival d'Avignon: «En transit», riposte frontière

Article réservé aux abonnés

Inspirée du roman d'Anna Seghers, la pièce d'Amir Reza Koohestani, brillamment interprétée et savamment mise en scène, lâche, dans la zone de transit d'un aéroport, des personnages piégés par les douanes.



Les quatre actrices – Danae Dario, Agathe Lecomte, Khazar Masoumi, Mahin Sadri – jouent plusieurs personnages, femmes ou hommes, dans plusieurs temporalités et langues. (Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 8 juillet 2022 à 19h14

C'est fou comment le metteur en scène Amir Reza Koohestani (et le très doué scénographe et créateur de lumière Eric Soyer, [à l'œuvre également sur les spectacles de Joël Pommerat](#)) sait transformer une zone de transit dans un aéroport ou un guichet administratif en lieu intéressant visuellement sans lui ôter sa particularité d'être exemplaire dans la laideur et la tristesse. C'est fou comme les quatre actrices, toutes formidables de subtilité – Danae Dario, Agathe Lecomte, [Khazar Masoumi](#), [Mahin Sadri](#) – peuvent jouer plusieurs personnages femmes ou hommes, se glisser dans plusieurs temporalités et langues sans jamais qu'on soit prise de confusion ou obligée d'un effort intense – elles s'exprimeraient en austro-hongrois qu'on les comprendrait. De même, elles réussissent sans hiatus à faire entendre des passages de [l'extraordinaire roman culte](#) d'Anna Seghers, encore vibrant, près de quatre-vingts ans plus tard, des angoisses et des conversations des femmes et hommes juifs, à Marseille, en attente d'un visa, d'un bateau.





Gentil génie ou lutin à capuche

Rare est cet usage à ce point justifié et maîtrisé des projections – deux caméras statiques sont placées de chaque côté de la scène et une autre parfois dans leur fond. Elles sont intégrées au décor (ou son absence), placées là en simple appareil de contrôle. On est donc plongée dans un espace vide, et on restera dans un camaïeu gris alors que la profondeur de champ ne cessera de varier, s'épaississant, se dilatant, ou au contraire s'aplatissant. Une personne et sa valise, métallique et grise, elle aussi, est au premier plan quand commence la pièce. Elle est seule, on devine que les autres voyageurs ont dû embarquer, pas elle. Pourquoi ? Elle l'ignore – et on ne sait pas encore qu'elle est un double du metteur en scène Koohestani.

Une avocate, gentil génie ou lutin à capuche surgit à ses côtés, tandis qu'elle tente de justifier son retard au téléphone en mentant sur la raison humiliante et inconcevable. L'avocate parle persan, la personne à la valise commence par la rabrouer, elle se débrouille suffisamment bien en anglais, n'a besoin d'aucune aide. Dans toutes les séquences entre Amir (Mahin Sadri, géniale avec son air légèrement butée et supérieure mais pas trop tout de même, on est entre gens de gauche) et l'avocate (ironique et délicate Khazar Masoumi), on se surprend à être scrupuleusement attentive à tous les conseils prodigués – ne jamais parler en *small talk*, en croyant mettre son interlocuteur dans la poche, on en dit toujours trop, ne jamais croire qu'un interrogatoire se termine quand les questions cessent, il cesse quand le policier est sorti de la pièce – bref, on agit comme si l'arrestation lors du passage à la frontière était sur le point de nous arriver. C'est l'une des vertus de ce spectacle : on ne s'aperçoit pas qu'on est dedans, on se croit protégée, et à des petits détails, on s'aperçoit à quel point les autres, c'est nous.

Epoques gommées

Il y a de nombreux passages magnifiques et toujours l'air de rien. On dirait «sans pathos», si l'expression n'était pas usée. Ce que nous fait voir Amir Reza Koohestani n'est pas la foule des demandeurs d'asile ou des personnes en transit telles que les actualités peuvent nous les présenter, mais des personnes isolées et des situations concrètes. Déguster une religieuse bien sucrée quand on est un étranger sans papier peut paraître anodin. Anodin, mais l'avocate expliquera plus tard en substance : *«Elle est diabétique, elle espère ainsi être hospitalisée et que quelque chose se passe durant ses quelques jours d'hospitalisation. Que la loi change.»*

Les passages les plus magnifiques sont tirés du roman d'Anna Seghers. Il s'agit moins d'adaptation que de brèves séquences incarnées qui surgissent sur le plateau et donnent soudainement le sentiment d'être dans la tête de Koohestani en train de lire et de voir les images que provoquent les mots de Seghers. Par exemple, ce malentendu, faute de langue commune, entre une guichetière et une interlocutrice qu'elle prend pour un écrivain mort mystérieusement et qui a droit à des égards. Ou encore ces chiens américains qu'une jeune fille juive promène selon le souhait de ses maîtres aux Etats-Unis avant de leur ramener en embarquant avec eux pour New York.

Y a-t-il eu accord entre eux, ce qui pourrait signifier qu'elle n'est pas sincère dans ses dires de ne pas nuire aux Etats-Unis ? Ils monteront à bord, elle sera déportée, elle aussi en a trop dit en cherchant à avoir une conversation «amicale» avec la police des frontières. Les





époques sont gommées, notamment vestimentairement, sans pour autant qu'il y ait un effet d'amalgame. Il y a notamment cette scène, fulgurante de simplicité, lorsque le personnage d'Amir tente d'aider la dog-sitter, qui cherche à entrer en contact avec le propriétaire des chiens, en lui prêtant son téléphone portable. Devant le petit appareil, elle est incrédule : « *On peut appeler partout, avec ?* » « *Oui partout.* » M. Parker, le propriétaire des chiens est mort en 1955, elle tombe sur son petit-fils qui lui aussi vit à New York, et est à peine étonné par cette résurgence du passé. Il a deux perroquets.

En transit d'après Anna Seghers, adaptation et mise en scène par Amir Reza Koohestani, [jusqu'au 14 juillet au gymnase du lycée Mistral à Avignon](#), puis grande tournée (ateliers Berthier à l'Odéon du 8 novembre au 1er décembre et le Théâtre national de Bretagne à Rennes du 7 au 10 mars)





Anna Seghers, paroles d'exil à la Comédie



Quatre comédiennes jouent avec finesse les différents personnages exilés d'«En transit». (MAGALI @DOUGADOS)

SCÈNES Figure de la scène internationale, l'Iranien Amir Reza Koohestani monte avec une délicatesse magistrale «Transit», roman de la grande écrivaine allemande

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmdff

Un coup de dé et vous voici lépreux. Ce jour de 2018 à Munich, Amir Reza Koohestani se voit barrer le portique qui devait le conduire à son avion. L'artiste de 43 ans brandit son passeport iranien, son billet pour Santiago du Chili. Il se justifie, il est metteur en

scène, il travaille justement dans un théâtre munichois pour un spectacle, il a un permis de séjour, bien sûr.

L'excès de formalités est une façon sophistiquée d'éliminer le corps étranger

Alors, oui, il n'a pas été attentif, il a dépassé de cinq jours la date autorisée, mais quand même. Le metteur en scène perd ses mots et se retrouve dans une salle anonyme, avec des anonymes haves, anonyme à son tour. Cette péripétie est le déclic d'*En transit*, spectacle raffiné et poignant à la Comédie de Genève.

L'humiliation du réfugié

L'histoire d'un vertige, au fond. Ou comment une anecdote ravive l'horreur d'un passé soudain tout proche et appelle une fiction qui n'en est pas vrai-



ment une. Amir Reza Koohestani, dont on a admiré à Genève et à La Chaux-de-Fonds *Summerless*, greffe sur cet incident *Transit*, roman fameux de l'écrivaine juive allemande Anna Seghers.

En 1944, elle racontait, sous forme de fiction, comment elle et son mari avaient fui en 1940 la bestialité des nazis et s'étaient retrouvés à Marseille persona non grata comme des milliers d'autres exilés. Lui est interné dans un camp de réfugiés, elle fait le siège des consulats, dans l'espoir d'un visa qui permette à toute la famille – le couple a deux enfants – d'embarquer pour le Mexique.

Auparavant, elle est passée par Paris, où les soldats allemands s'étaient sur les terrasses en conquérants. Elle a cherché à voir l'un de ses amis écrivains, Ernst Weiss. A l'hôtel, elle apprend son suicide. Mais pas qu'il a envoyé aux Etats-Unis une malle avec le manuscrit de son dernier roman, *Le Témoin oculaire*. La violence de ces mois est racontée par l'écrivaine Christa Wolf, dans la postface de *Transit* (Autrement). Il vaut la peine de l'avoir en tête.

Du récit d'Anna Seghers, Amir Reza Koohestani garde l'état de stupeur devant l'absurdité assassine ainsi que des arêtes narratives. Son talent – celui aussi de son scénographe Eric Soyer – est de penser le temps et l'espace comme inextricablement liés. Dans un hall gris dessiné d'une main de géomètre – avec son mobilier minimal et fonctionnel – sur une bande-son qui distille son inquiétude, la comédienne Mahin Sadri joue Amir Reza Koohestani, ce jour de 2018 où un douanier l'informe que ses papiers ne sont plus valables. L'autre actrice, qui endosse le rôle du fonctionnaire, est filmée et son visage apparaît en très gros plan sur la paroi du fond, comme pour suggérer la néantisation soudaine du voyageur.

C'est le dispositif du *Procès* de Kafka. Un individu est sommé à l'improviste de rendre des comptes, présumé cou-

pable d'une faute qu'il ignore. Une avocate propose ses services. C'est à travers elle qu'on va basculer dans la Marseille d'Anna Seghers. Sur des rails, deux sas vitrés se font face, deux réalités à 80 ans de distance: dans l'un, Amir Reza Koohestani, dans l'autre, une femme rongée par l'angoisse de ne pas pouvoir embarquer pour l'Amérique.

La réussite alors du spectacle? L'artiste et sa bande construisent une nasse, où tout est glissement, où le présent est poreux, le passé fracturé, les identités labiles; où les comédiennes passent d'un rôle à l'autre sans prévenir, comme si tout était mu ici par un principe d'incertitude. L'ordonnance d'un système avec ses règlements, ses délais, ses paperasses, n'est que le masque policé d'une intolérance à l'autre. L'excès de formalités est une façon sophistiquée d'éliminer le corps étranger.

Le miracle d'un visa

Certaines images s'incrument dans les mémoires. Celle de cette femme par exemple, dans sa cage de verre, dont le buste est enserré dans une laisse de chien. Elle a accepté de prendre avec elle deux molosses, en échange d'une attestation de bonnes mœurs que lui a signée un couple d'Américains. Elle macère son malheur, filmée, et la voici qui se dédouble en très grand à l'écran comme dans un miroir monstrueux. Elle se répand encore et ses deux reflets se confondent, avant de s'effacer brutalement. Le réfugié est un fantôme, souffle Amir Reza Koohestani.

Anna Seghers et sa famille ont obtenu le sésame d'une survie possible. Un miracle. Elle écrivait alors: «Nous les exilés, nous les apatrides, nous les maudits, avons-nous encore le droit de vivre?...» Au moment où l'Europe bascule de nouveau dans des temps sauvages, *En transit* touche à l'essentiel: appelons cela une idée de l'humanité. ■



AVIGNON

«Les actrices ont le privilège d'être irremplaçables»

Mahin Sadri et Khazar Msoumi jouent dans «En transit», adaptation du roman d'Anna Seghers par le metteur en scène Amir Reza Koohestani. Elles racontent comment la pièce résonne en elles.

La comédienne Mahin Sadri habite Téhéran et travaille avec le grand metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani depuis près de vingt ans. Khazar Masoumi vit à São Paulo où elle est actrice et... juriste spécialisée en droit international de l'environnement. Toutes les deux seront avec la Suisse Dana Dario et la Française Agathe Lecomte les quatre interprètes d'*En transit*, pièce conçue et créée au printemps à Genève, à la Comédie de Genève. Cela commence dans un aéroport à Munich quand, en 2018, Amir Reza Koohestani est transféré par la police des frontières en zone de transit alors qu'il s'apprêtait à rejoindre le Chili. Coïncidence: il avait justement dans son sac *Transit*, le roman d'Anna Seghers rédigé à la volée dès 1941, qui restitue le parcours épique et le brou-

haha des conversations d'un petit groupe d'exilés juifs en attente d'un départ pour l'Amérique. Koohestani, qui a eu la surprise d'être renvoyé chez lui à Téhéran, ne compare évidemment pas sa situation à celle des voyageurs refoulés qui, hier comme aujourd'hui, risquent leur vie à être réexpédiés comme des colis. Il n'empêche: une pièce a surgi, fausse adaptation, et réflexion sur le traitement des migrants dans les zones de non droit.

Les quatre interprètes d'*En transit* ne parlent pas la même langue, ne vivent pas dans les mêmes villes, ne se lèvent pas sous les mêmes fuseaux horaires. Rencontre par zoom en iranien et en français avec Mahin Sadri et Khazar Msoumi; qui s'improvise traductrice avant que la troupe parte à Avignon.

Aviez-vous lu le livre d'Anna Seghers?

Mahin Sadri: *Transit* n'avait pas encore été traduit en persan, il l'a été tandis qu'on travaillait sur cette pièce. Je n'avais aucune envie de le découvrir en anglais. Je ne voulais pas m'attacher à ce qui n'est qu'un point de départ, car je souhaitais être la plus libre possible pour interpréter mon personnage, sorte d'alter ego d'Amir Reza Koohestani, qui par définition est

absent du livre de Seghers.
Khazar Masoumi: J'ai lu le roman en portugais. J'interprète une avocate qui navigue entre le passé et le présent, point de jonction entre les différentes temporalités. Il y a énormément de citations du livre dans la pièce, mais elles «transitent» entre les différents personnages.

Mahin Sadri, n'est-ce pas étrange de jouer un personnage qui porte le nom du metteur en scène?

M.S.: Quand Amir a cherché un interprète, homme ou femme, il lui a semblé que j'étais la personne qui le connaissait le mieux. Mais je ne pense pas du tout que mon personnage soit son double. Amir s'est amusé à construire, à travers sa désagréable expérience à Munich, un personnage de metteur en scène arrogant qui ne comprend pas du tout comment le contrôle des frontières peut s'en prendre à un être aussi prestigieux que lui. Cette expérience a été un point de départ, mais cela faisait longtemps qu'il réfléchissait à une pièce autour de la manière dont on traite les migrants et comment on les parque dans des non-lieux. Amir ne commence jamais ses pièces par le texte, mais par l'espace. Lorsqu'il l'a défini – une école, un cimetière –, des per-

sonnages prennent forme et entrent en relation.

K.M.: Ici, l'espace de l'aéroport suppose la maîtrise de toutes sortes de langues. La traductrice et linguiste polyglotte Massoumeh Lahidji, qui a traduit la pièce dans les trois langues et établi les surtitres en français et en anglais, a grandement aidé à la dramaturgie. Grâce à elle, il y avait une fluidité entre nous, les interprètes, même si nos personnages conservent une opacité linguistique.

Quel était votre langage commun?

K.M.: C'était le théâtre! J'ai découvert grâce au multilinguisme de cette pièce que j'étais une actrice différente selon la langue dans laquelle je m'exprime. En français, j'implique très peu mon corps. En portugais, au contraire, il prend le devant plus encore qu'en persan. Comme tous les émigrés, je suis une éponge. En vivant à São Paulo, j'ai adopté les manières de parler brésiliennes où le corps est totalement investi.

M.S.: Mon personnage s'exprime en anglais et en persan, mais ces histoires de traduction ont été un casse-tête. Le persan est une langue très nuancée, et lorsqu'il a fallu traduire les surtitres, ses propos deve-



naient beaucoup plus directs. En persan, notamment, on n'indique pas le genre quand on s'exprime. Une particularité qui a permis à beaucoup de poètes d'échapper à la censure.

K.M. : En persan, on comprend que Mahin joue un homme qu'à partir du moment où je l'appelle M. Koohestani. Pas avant. Il n'y a pas de pronom masculin ou féminin, pas d'accord de l'adjectif en genre.

Comment En transit résonne-t-il dans votre vie ?

K.M. : On a toutes les deux eu l'impression de rejouer la pièce dans notre vie quotidienne, quand elle a commencé à tourner et qu'il nous a fallu voyager. On a un passeport iranien, mais on avait besoin d'un visa. Nous sommes allées ensemble au consulat de France à Genève. Je savais qu'il y avait un problème de compétence territoriale. La guichetière était le portrait craché des agents mis en scène dans la pièce, elle a été jusqu'à nous demander si notre rôle était si important qu'on ne puisse être remplacées. Elle était très méprisante à l'égard de Mahin qui ne parle pas français.

M.S. : C'était très étonnant, je répétais mes répliques face à une vraie contrôleuse qui me donnait le sentiment de ne rien improviser par rapport aux dialogues écrits par Amir.

Selon vous, l'accueil des réfugiés a-t-il changé en quatre-vingts ans ?

K.M. : Sauf exception, il me semble que l'administration est toujours aussi persécutante. La semaine où nous avons commencé à jouer à

Genève, les Russes ont envahi l'Ukraine et la guerre est devenue une menace réelle pour les Européens. J'ai senti que certaines répliques prenaient une résonance que je n'aurais jamais imaginée. Notamment lorsque mon personnage dit : *«Ils préféreraient garder cent réfugiés en règle plutôt que de laisser partir un seul qui ne l'est pas.»* J'ai remarqué soudainement que l'écoute dans la salle avait changé. Chaque personne prenait conscience qu'elle pourrait un jour être un réfugié parmi d'autres.

La pièce pourrait-elle se jouer à Téhéran ?

M.S. : Ce ne serait pas impossible mais il y aura un problème avec le hijab qui mettrait à mal cette neutralité du genre voulu par Amir. Ce que montre Amir à travers moi est que le brusque passage dans un centre de rétention peut arriver à tout le monde, qu'on soit homme, femme, transgenre. Si je porte un hijab, la signification change, on prêterait beaucoup plus attention au fait que je sois une femme et à l'étrangeté qu'on m'appelle monsieur. Pour Amir, le genre n'est pas un enjeu de la pièce.

Vous êtes toutes les deux actrices et iraniennes. Qu'est-ce que cela implique ?

M.S. : Le cinéma est l'un des rares endroits où les conservateurs ne peuvent pas éliminer la présence des femmes. Les actrices ont le privilège de ne pas pouvoir être remplacées – contrairement aux techniciennes. Tout juste peut-on réduire drastiquement les histoires,

nous faire dormir dans un lit avec un voile sur la tête, faire en sorte qu'on n'embrasse jamais personne. Dans les films, nous sommes toujours la mère ou la fille de... On ne peut pas se glisser dans la tête des agents de censure, personne ne sait vraiment ce qui est interdit.

K.M. : La première fois que j'ai joué en tee-shirt, je me suis aperçue que je ne savais pas quoi faire de mon corps. Le cinéma iranien nous avait habitués à jouer en gros plan. J'étais très mal à l'aise.

M.S. : Après la révolution, la majorité des comédiennes n'avait plus l'autorisation de travailler. Des cinéastes à l'instar de Kiarostami ont dit : si on ne peut pas filmer les femmes telles qu'elles sont dans la vie, je refuse de les montrer artificiellement. Et le cinéma iranien s'est mis à principalement filmer des hommes et des enfants. La sincérité de Kiarostami n'est pas en cause. Mais pléthore de cinéastes ont pris prétexte de cette position pour s'aligner sur une politique publique misogyne. Soudainement, il n'y a plus eu de personnages féminins dans les scénarios. Le fonds de commerce des films était un exotisme de la misère et de la pauvreté, mauvaises copies de certains films de Kiarostami mais qui plaisent à certains grands festivals internationaux... A ces cinéastes, nous avons eu cesse de demander : *«Vous ne filmez plus les femmes, ok. Mais croyez-vous vraiment filmer "l'homme de la rue" iranien ?»*

K.M. : Certains de nos plus grands cinéastes ont refusé d'éliminer les femmes. Ils

ont préféré cesser de créer. Je pense par exemple à Mohammad Reza Aslani dont le si beau *l'Echiquier du vent* sorti en 1976 par exemple, montrait deux femmes. Aujourd'hui, un cinéma social urbain s'est développé. Mais le plus souvent, même lorsqu'il y a des personnages féminins, elles ont rarement des rôles actifs.

Recueilli par

ANNE DIATKINE

EN TRANSIT

m.s. AMIR REZA

KOOHESTANI

du 7 au 14 juillet à Avignon.



Critique



Margali Dougalas

En transit

Un récit kafkaïen où passé et présent se mêlent pour conter l'expérience de personnes prises au piège de l'administration au passage d'une frontière. Texte Patrick Sourd

d'Amir Reza Koohestani

Avec *En transit*, le metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani relie l'expérience d'avoir été renvoyé de force dans son pays avec le roman *Transit*, où Anna Seghers raconte le sort de ceux qui voulaient quitter l'Europe durant la Seconde Guerre mondiale. L'autrice y chronique l'enfer administratif auquel sont confrontés, en 1940, ceux que la guerre et des lois scélérates ont transformés en candidats à l'exil n'ayant plus d'autre choix que de fuir l'Europe. On plonge dans le quotidien de réfugiés qui doivent, en plus d'un visa pour embarquer vers la destination espérée, disposer d'une attestation de bonne conduite. Cette dernière étant obtenue la plupart du temps trop tard... Tout est à refaire, le visa pour le pays d'accueil ayant déjà expiré.

Dans une Europe refermée sur ses frontières, l'histoire bégaye. En témoigne l'épreuve vécue par le metteur en scène à l'aéroport de Munich en 2018. Son visa de séjour dans la zone Schengen ayant expiré depuis cinq jours, il est retenu en transit avant d'être renvoyé à Téhéran sans autre forme de procès. Quand il se referme, le piège cauchemaresque demeure le même à toutes les époques. Amir Reza Koohestani tisse les fils d'un récit où présent et passé s'intriquent. Cadrant une zone de rétention, le metteur en scène transforme le lieu en un espace mental saturé de projections vidéo. Un réel fantasmé dans un oppressant chaos d'images où les lignes de fuite sont sans cesse brouillées. Comparaison n'est pas raison. Sachant que son infortune fut sans conséquences au regard de celles rapportées par Anna

Seghers, le metteur en scène crée un spectacle où il garde en permanence ses distances par rapport au réel. Alors qu'il s'agit de lui-même et d'aventures vécues chez Seghers par des personnages masculins, Amir Reza Koohestani décale avec pudeur le propos en demandant à des actrices d'incarner les protagonistes de la pièce. La représentation devient alors un objet de réflexion politique révélée par une fiction assumée.

En transit, conception, mise en scène Amir Reza Koohestani, d'après le roman *Transit* d'Anna Seghers, gymnase du lycée Mistral, du 7 au 14 juillet à 18 h (relâche le 9 juillet), spectacle multilingue surtitré en français et en anglais.



Dans l'interzone

Amir Reza Koohestani s'inspire de son expérience et du roman *Transit* d'Anna Seghers, pour créer un spectacle soufflant sur le statut des réfugiés.

PAR HUGUES LE TANNEUR

« C'est la loi, vous devez attendre. » Celle qui prononce ces mots apparaît sur un écran : une femme blonde que ses deux interlocutrices regardent depuis la scène. L'une d'elles est une avocate bienveillante. Ce qui rend l'autre – un homme, en fait, interprété par une comédienne – plutôt méfiant. Dans cet univers opaque où les cloisons transparentes s'avèrent des obstacles infranchissables vous séparant du reste du monde et où la loi s'exprime par écrans interposés, même la personne la plus bienveillante semble participer au cauchemar qui accable les héros d'*En transit*.

Le spectacle, créé en mars à la Comédie de Genève, s'inspire d'une mésaventure arrivée à Amir Reza Koohestani. En 2018, à l'aéroport de Munich, le dramaturge a subi une garde à vue de plusieurs heures avant d'être renvoyé en Iran. Il avait dépassé de cinq jours les quatre-vingt-dix que son visa autorisait à rester dans l'espace Schengen. Quelque temps après cette expérience, on lui a proposé de créer une version pour la scène du roman, *Transit*, d'Anna Seghers. De ce premier travail est née l'idée d'un spectacle où à sa longue attente, bloqué par des tracasseries kafkaïennes dans l'aéroport bavarois, se mêleraient des extraits du roman.

Koohestani s'est souvenu qu'à ses côtés en garde à vue d'autres détenus risquaient le pire en étant renvoyés dans leur pays : la prison, la torture, voire la mort. Impossible de ne pas faire le rapprochement avec les personnages traqués évoqués dans le livre d'Anna Seghers. Fuyant le régime nazi en 1940, ils attendent à Marseille d'embarquer sur un bateau direction l'Afrique du

Nord, le Mexique ou les Etats-Unis. Pour cela ils ont besoin d'un visa dont l'obtention est soumise à des conditions drastiques.

Koohestani se met en scène lui-même, interprété par la comédienne Mahin Sadri. Son histoire en croise d'autres, parfois tirées du roman. Il y a cette femme qui a reçu une attestation de bonne conduite – indispensable pour se voir délivrer un visa pour les USA – de la part d'un couple d'Américains. En échange, elle doit ramener leurs deux chiens de l'autre côté de l'Atlantique. Mais les molosses doivent à leur tour être certifiés comme appartenant bien à des Américains, sans quoi la femme ne peut pas prendre de bateau. Il y a aussi cet homme, Seidler, en possession d'une valise appartenant à un écrivain mort suicidé dans sa chambre d'hôtel. Seidler se démène pour faire obtenir un visa à une femme dont il est épris. Cette femme est l'épouse de l'écrivain qu'elle croit vivant. Elle le cherche partout ignorant que Seidler se fait passer pour son mari.

Superposant les époques, le spectacle se révèle un vertigineux labyrinthe spatiotemporel mêlant espace concret et espace mental où les effets de miroirs et les jeux de caméras démultiplient personnages et points de vue. Cet univers en clair-obscur hanté par le désir de départ vers un avenir inaccessible, acquiert bientôt une dimension poétique, voire métaphysique, où la notion de « transit » prend un sens plus large, dont témoignent ces mots de Seidler : « Pour la première fois, j'ai alors réfléchi sérieusement à tout, au passé, à l'avenir, aussi impénétrable l'un que l'autre, et même à l'état qu'on appelle, en style consulaire, le transit, et dans le langage ordinaire, le présent ».

EN TRANSIT
 d'Amir Reza Koohestani,
 Gymnase du lycée Mistral,
 du 7 au 14 juillet



CULTURE

« EN TRANSIT » : VOYAGE EN ABSURDIE

À L'ODÉON-BERTHIER, L'IRANIEN AMIR REZA KOOHESTANI ADAPTE LE ROMAN D'ANNA SEGHERS ET NOUS PLONGE DANS UN DÉDALE KAFKAÏEN OÙ RÉFUGIÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI SE FONT ÉCHO.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Nous entendons comme un brouhaha, le bruissement à peine perceptible d'une foule lointaine. Sur la scène, à droite, une valise. Un bagage abandonné ? Presque. Il n'y aura pas que la valise qui sera abandonnée dans cette zone de transit d'un aéroport, sorte de no man's land où traînent pauvres êtres, quelques passagers en quête de passeport, visa ou autres permis de séjour. Un décor gris, glaçant, en dehors du temps. Sur un grand écran, le visage - en très gros plan - d'une jeune femme blonde. Elle travaille, semble-t-il, au service des frontières et répond d'une manière bien mécanique à une femme enlisée dans l'absurdité administrative.

Cette femme (Mahin Sadri) joue le rôle de l'auteur du spectacle, Amir Reza Koohestani, dramaturge et metteur en scène iranien qui, en 2018, alors qu'il se rendait au Chili, fit une escale à Munich et passa dix-huit heures en détention dans une « salle d'attente » avant d'avoir enfin le droit de retourner chez lui à Téhéran. La raison ? Oh, ce n'était pas pour un excédent de bagages ou une malle suspecte remplie de plomb, mais pour être resté quelques jours de trop dans la zone Schengen à la suite de la délivrance, inexplicable, de deux visas différents pour son séjour. De cette mésaventure, où il côtoie des personnes traversant la même situation kafkaïenne, il se mit à rêver « *qu'il serait intéressant de (se) mettre en scène, coïncé à l'aéroport de Munich en train de lire le roman d'Anna Seghers, Transit.* »

L'idée n'est pas stupide, quoique un peu osée, puisque le récit de Seghers relate la vie de persécutés par la Wehrmacht

en 1940 - juifs, artistes, opposants, déserteurs, réfugiés... - tous en attente, dans le port de Marseille, d'un hypothétique embarquement vers la liberté. « *Hier, on fuyait l'Europe ; aujourd'hui, on veut la rejoindre. Les destinations changent, mais les motifs restent les mêmes* », analyse Amir Reza Koohestani, qui entremêle dans son spectacle fiction et réalité.

Des murs de papier

Ses quatre excellentes comédiennes souvent (trop ?) filmées en direct (Mahin Sadri, Khazar Masoumi, Danae Dario et Agathe Lecomte) parlent pas moins de trois langues (français, anglais, farsi) et endossent tous les rôles : avocat, consul, flic, migrant, etc. Petit à petit, on comprend qu'il est question d'une usurpation d'identité, qu'une femme s'est servie d'un chien pour faciliter une sortie de territoire...

Une scénographie léchée, avec cloisons transparentes coulissantes et caméras de surveillance opérant des champs/contre-champs, permet au metteur en scène d'enfermer ses protagonistes errants faits comme des rats. Des liens se créent parfois entre eux, mais ils demeurent comme inexorablement séparés les uns des autres. Ce manque d'incarnation tend à démontrer que les États, à défaut de construire des murs de pierre, érigent des murs de papiers, de paperasses. Cette pièce dresse le portrait d'une civilisation mécanique et antihumaniste, montre avec habileté - et parfois machiavélisme - la pression du passé sur le présent. En cela, cette relecture du roman d'Anna Seghers atteint sa cible, fait rigodon comme disent les militaires. ■

En transit, à l'Odéon-Berthier (Paris 17^e), jusqu'au 1^{er} décembre. Tél. : 01 44 85 40 40. location@theatre-odeon.fr

Vertigo

Rencontre avec le metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani à Avignon

2022-07-12

Informations "En Transit" c'est la nouvelle pièce du metteur en scène Amir Reza Koohestani, une libre adaptation d'un roman signé Anna Seghers, récit d'une tentative de fuite de l'Allemagne nazie, auquel il mêle sa propre expérience de rétention dans une salle d'attente d'un aéroport. Produite par la Comédie de Genève au début de l'année, "En Transit" est à voir en ce moment et jusqu'au 14 juillet au Festival d'Avignon. Yacine Nemra y a rencontré ce matin l'homme de théâtre iranien, pour parler de la pièce, du thème de l'immigration qu'elle traite et de la situation en Iran où les arrestations d'artistes et de militants se multiplient.



Lien : <https://www.rts.ch/audio-podcast/2022/audio/rencontre-avec-le-metteur-en-scene-iranien-amir-reza-koohestani-a-avignon-25837725.html>



La Comédie de Genève

Koohestani fait transiter la poésie persane par la scène

Longtemps abonné au festival La Bâtie, l'homme de théâtre iranien est entré en 2018 dans le giron de la Comédie, qui produit sa toute nouvelle création, «En Transit».



Amir Reza Koohestani, comme chez lui sur la terrasse de la cafétéria réservée aux artistes de la nouvelle Comédie. LAURENT GUIRAUD



Katia Berger

À Shiraz où il est né en 1978, Amir Reza Koohestani commence par «explorer différentes possibilités» avant que le théâtre ne devienne sa «seule option». Il aiguise sa plume dès l'adolescence, s'essaie au jeu d'acteur, étudie le cinéma, et mène à bien sa formation d'ingénieur industriel. Avec une bande d'amis, il cofonde le Mehr Theatre Group à la fin des années 90, puis dédie au collectif une première pièce à l'âge de 19 ans, suivie d'une mise en scène deux ans plus tard. En 2001, «Dance on Glasses» le met sur orbite dans et hors des frontières iraniennes.

Tandis qu'il se raconte en anglais d'une voix franche et joviale, le volubile signataire de la trilogie «Timeloss», «Hearing» et «Summerless» fait tourner deux bras énergiques et courtauds autour de son visage lunaire. Véritable moulin à paroles, il ne semble établir aucune hiérarchie entre l'anecdote et le raisonnement: une forme de démocratie intellectuelle qui pourrait bien lui venir de la langue persane et de la tradition poétique de son pays.

Invité à créer partout en Europe, vous tenez à garder un pied à Téhéran. Pourquoi?

Moins pour le pays que pour la sensation d'être chez moi. Transposé en langage suisse, mon chalet se niche dans cette mégapole polluée de 20 millions d'habitants qu'on appelle Téhéran. Travailler sous un gouvernement qui ne vous laisse pas le loisir de discuter incite à résoudre les problèmes par soi-même. Vous constituez votre propre communauté capable de vous venir en aide. Quand je démarre un projet, je ne connais pas les réponses. Je les trouve à force

de dialoguer avec ma famille artistique.

Votre œuvre montre qu'on peut respecter le point de vue des femmes en Iran...

Iran, Turquie, Irak, Arabie saoudite, Émirats, tous les états du Moyen-Orient sont différents. On y parle différentes langues, on a différentes histoires. En Iran, nos valeurs sont enracinées très profondément. Depuis quarante ans, celles qui concernent le statut des femmes sont violées. Le régime a essayé de jeter les femmes sur le bas-côté, mais n'y a pas réussi. Car une personne qui passe sa vie à se battre développe des facultés qui font d'elle un exemple. Si je devais emprunter une route chaotique, je demanderais à une femme d'être mon chauffeur.

Pourquoi faire jouer votre propre rôle à une actrice dans «En Transit»?

Quand Samuel Beckett a créé «En attendant Godot», on lui demandait pourquoi avoir mis quatre hommes sur scène. «Ils sont des échantillons d'humanité», répondait-il. Or l'humanité compte 50% de femmes, aussi, pour «En Transit», j'ai la liberté d'y mettre quatre femmes, quitte à ce qu'elles jouent aussi des hommes. Dès le début du projet, je savais que j'y inclurais mon propre personnage, et je me suis demandé à qui l'attribuer. Avant d'être femme, Mahin Sadri est la personne la plus proche de moi. Je travaille avec elle depuis 20 ans comme assistante, actrice, coauteure ou cometteuse en scène. J'ai donc décidé d'évacuer la barrière du genre: elle resterait femme sur scène et répondrait au nom d'Amir Reza Koohestani.

Quel lien tissez-vous avec l'écrivaine allemande Anna

Seghers, dont vous adaptez le roman «Transit»?

J'ai adapté le roman deux fois de suite, en septembre et maintenant. D'abord pour le Théâtre Thalia, à Hambourg, qui m'avait commandité une version plus fidèle, puis dans cette création qui prend beaucoup de libertés. La mésaventure qui m'est arrivée à l'aéroport de Munich peu avant de lire le roman s'est avérée offrir une coïncidence étrange avec lui. Les questions soulevées étaient les mêmes, sur le statut des émigrés et des réfugiés. Me voilà soudain en «salle d'attente» aéroportuaire à cause d'un visa litigieux. Je suis beaucoup plus privilégié que les personnes qui m'entourent, avec mon laptop, mon iPad, mes coups de fil à mon manager. Quand j'ai lu les pages d'Anna Seghers décrivant une situation similaire en 1940, je me suis dit que son histoire ne date pas de si loin en arrière. Elle est trop récente pour qu'on l'oublie.

Votre théâtre sait rendre universel un modeste événement du quotidien.

Comment l'expliquez-vous?

Je crois que cela tient au farsi. Cette langue ancienne a survécu aux guerres et aux invasions. Or qu'est-ce qu'elle a produit? Uniquement de la poésie. Des quatrains concis et ironiques qui parlent d'amour. En persan, on n'a pas de genre masculin ou féminin. Vous lisez un poème sur quelqu'un qui aime quelqu'un d'autre sans qu'on en connaisse le sexe. Notre littérature se réduit à cette petite clé qui ouvre sur l'immensité de l'univers. L'artiste iranien est d'abord et avant tout un poète. Ou plutôt le traducteur de la poésie persane dans une nouvelle forme artistique.



AMERICAN THEATRE

A PUBLICATION OF THEATRE COMMUNICATIONS GROUP

Support American Theatre: a just and thriving theatre ecology begins with information for all. Please click [here](#) to make your fully tax-deductible donation today!



Festival d'Avignon.

GLOBAL | AUGUST 1, 2022 | 10 COMMENTS

Theatre Heaven: A Place a Lot Like Festival d'Avignon

Among the usual oversized quantity of productions at this year's fest was a strong and meaningful showing of work by Middle Eastern artists.

BY TORANGE YEGHIAZARIAN

The **Avignon Theatre Festival in France** is one of the largest in Europe. For three weeks, the ancient walled city of Avignon hosts thousands—yes, thousands—of productions, most of them in the fringe or **OFF Avignon** program, which this year comprised 1,580 productions, including circus, mime, dance theatre, multimedia, and solo shows, in addition to comedies and dramas. Besides performances, the festival offers exhibits, film series, round tables, documentary series, “thought workshops,” and numerous professional development opportunities.

How does a town of roughly 90,000 souls accommodate so much theatre? For the duration of the festival, every corner of this 14th-century city is transformed into a space for performance or special events, including museums, churches, castles, courtyards, schools, gymnasiums, the city university, restaurants, and actual theatre spaces that operate year-round. Performance spaces in Avignon may only be outnumbered by cafés and eateries, which line every street and square and nestle in the courtyards and gardens of various monuments and complexes. During my recent 10-day visit, I was struck by the all-encompassing celebration of the arts reflected in creative street decorations, murals, and the joy expressed by everyone about theatre. On my first day, I found the streets bustling with performers promoting their shows in costume, singing and dancing or just walking up to people with a flyer to talk up their show. Every wall was covered with show posters and everyone was talking about theatre. I felt like I was in theatre heaven!

This year's festival, which ran July 7-26, marked its 76th edition, and the last year of programming by longtime artistic director Olivier Py, who has had the post since 2007. Some in the French media were surprised when Portuguese theatre artist Tiago Rodrigues was selected to replace Py, as this will be the first time a non-French national leads the festival. But if I learned one thing during my visit, it is that Festival d'Avignon is a truly international endeavor, with artists from nearly every continent participating, and performances in French predominantly but also in Arabic, Persian, Greek, Chinese, Zulu, Portuguese, Spanish, Italian, English, Russian, German, etc. I was particularly impressed by the remarkable lineup of artists of Middle Eastern and North African heritage, whose work made up nearly a quarter of the shows in the official main program.

The first show I saw at the Festival was presented at the Opera Grand Avignon. Tiago Rodrigues' adaptation of Racine's *Iphigénie*, directed by Anne Théron, one of the few women directors in the festival, had the narrators and characters describe the play's events as memories. Many lines were preceded by “I remember,” which made us question the accuracy of what we were being told, especially when the characters disagreed on their versions of the facts or refused to speak their line as the narrator decreed it. According to the program, with this adaptation Rodrigues means to imagine what would happen if men were not compelled to follow the gods' commands—a question which inspired Theron to examine the narrative from a woman's perspective. An impressive Mireille Herbstmeyer as Clytemnestra propelled the core of this examination, questioning the inevitability of the sacrifice and encouraging Agamemnon to “remember” an alternative ending. Ultimately Agamemnon could not, despite his deep anguish, and Iphigenia accepted the gods' demand, but on her own terms. A disappointing outcome, perhaps, except for the subtle breeze that is heard, as winds begin to blow. It left me wondering if anyone actually wins when women lose? A question that resonated even more deeply in light of the U.S. Supreme Court's recent overturning of *Roe v. Wade*. It was a reminder that women pay with their lives when society is unable or refuses to honor them as whole human beings.

The other production of a classic that impressed me was *La Tempesta*, adapted from Shakespeare by Italian artist Alessandro Serra, who also directed and designed the scenery, costumes, and lighting. This visually stunning production, also presented at the opera house, began in very dim light on a bare black stage with a massive, dark grey, parachute-like balloon flowing from the ceiling, billowing into giant waves and bubbles, that suddenly dropped at the moment of the shipwreck, as a very playful Ariel wrapped it around herself while taking her orders from Prospero. The costume design was a beautiful mix of contemporary and period styles, impeccably constructed and detailed. Prospero, Ariel, and Miranda were in light grey pantsuits made of slightly shimmery fabric that rendered their outfits simultaneously austere, fluid, and fashionable. The other shipwreck passengers' costumes were period, colorful, and stunning without being overbearing or excessive. Serra leaned into the play's commedia dell'arte roots, amplifying its masque and clown elements. Trinculo and Stephano, in true Arlecchino and Brighella fashion, delivered hilarious lazzis. At the end of Act IV, these two, along with Caliban, began by walking onstage in underwear; a costume rack was slowly flown in from the ceiling, as the three danced around the rack and helped



themselves to an excess of costume choices. They disappeared, and then a tall narrow shaft of light shone upstage, revealing the full court as spirits in ostentatious costumes. It was a bizarre yet absolutely gorgeous scene, and it is eternally etched in my mind.



Otherwise *La Tempête* followed the basic plot and was performed entirely in Italian (with French surtitles), except for Caliban's final line, which was spoken in English and formed as a question (I think): "Was I a fool to take this drunkard for a god and worship this dull fool?" Possibly a message to both the U.S. and the U.K. in our choice of leadership.



A scene from "Le moine noir (The Black Monk)" by Kirill Serebrennikov. (Photo by Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon)

The most ambitious and awe-inspiring production I saw in the festival was *Le Moine Noir*, based on the short story *The Black Monk* by Anton Chekhov, directed by celebrated Russian artist **Kirill Serebrennikov**. It was performed in German, English, and Russian by a cast of 22, who exhibited mastery in choral singing, movement, and dance, which only intensified over the course of the nearly three-hour performance at the 13-century Palais des Papes's beautiful courtyard. The story of a young scholar suffering from delusions of grandeur was told in four parts, each amplifying a different aspect or perspective of the story. The scenic design, also by Serebrennikov included three cabins, their wooden skeletons covered in transparent plastic, a giant disc which was later revealed to hide an additional three progressively smaller discs, and projections. There was a piano, several benches, and minimal flowers/greenery, brought on and off to shift the space of the garden where the young scholar takes refuge during his illness.

The show involved three iterations of the same basic story: A young scholar, who has been having hallucinations in which a monk dressed in black tells him he's a genius chosen by God, visits the countryside where an old gardener tells him he should marry his daughter, Tanya. At first the scholar laughs off this offer, then gradually falls in love with Tanya and the idyllic country life, only to become ill and die a tragic death. Each time in Serebrennikov's production, the story was told in a different rhythm and language, and with different emphases; in the third repetition, told in Russian, the monk's speeches took on a despotic aura, and the young scholar's death was made all the more devastating by the strength of his resistance and intellectual agility. It might be easy to assume that the self-aggrandizing scholar has a reference point in Putin. But in an interview, Serebrennikov explained that he chose to tell this story with three different actors speaking different languages to place the story in a diverse world with multiple perspectives, and to emphasize the universality of the scholar's experience.

In the transition to a fourth scene, the ensemble moved the cabins to the sides of the stage, making room for an exquisite dance of monks in black robes, a la whirling dervishes, while a smaller group of the ensemble harmonized in Gregorian chant-style choral singing. The scene was breathtaking in its choreography, musical arrangement, and staging. The sheer energy it took to carry on a demanding performance like this was mind-boggling to me. I was in awe of this diverse and virtuosic ensemble. At the end of the performance, the audience rose in enthusiastic standing ovation and applauded for what felt like over 10 curtain calls. It was past 1 a.m.



"En transit" by Amir Reza Koohestani. (Photo by Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon)

The main reason for my attending the festival this year was the significant inclusion of artists of Middle Eastern heritage; nine out of the 41 shows in the main program were by Middle Eastern artists. I have never seen a theatre festival outside of the Middle East dedicate that kind of visibility to the region. I was particularly interested in seeing fellow Iranian artist Amir **Reza Koohestani's** show *En Transit*, which had received a lot of early publicity.





Based on Anna Seghers's novel *Transit*, the play places the heroine, a Jewish woman fleeing the German occupation of France, and a contemporary Iranian artist traveling to Chile for a show at the same transit terminal in Marseilles. The two stories are linked by the same interrogating officer and the same volunteer legal assistant. The time warp in the play was matched by the intransigent bureaucratic labyrinth reflected in the production's Kafkaesque design, housed in an austere light grey stage with two cubicles on either side and an interrogation table in the center. Strategically placed cameras captured the tension and helplessness of the travelers, whose faces were projected on the whole of the upstage wall, engulfing the characters in one another's misery and making it impossible for the audience to look away.

Koohestani developed this piece, inspired by his own experience of being held in the transit terminal of the Munich airport. He had just completed a show at a major German theatre about immigration and was on his way to Chile for another production when he was held at the border and questioned about overstaying his visa. The experience reminded him of Seghers's novel and the similarity of his situation to the refugees fleeing Europe during WWII. At the roundtable organized by Amnesty International, Koohestani noted that during WWII the government of Mexico processed 88,000 refugees, essentially saving them from certain death. But today governments in Europe and the U.S. are busy erecting endless bureaucratic obstacles, even for a visiting artist contracted by a national theatre. Indeed, Koohestani said he was surprised that German border patrols had not even heard of the national theatre that hosted him in Munich. He realized that theatre artists and audiences exist in a bubble and that theatre doesn't actually impact policy. He wondered out loud if seeing theatre should be required training for border patrols. Might that change their view, and possibly improve their attitude toward people crossing the border?

The other Middle Eastern artist on the Amnesty International roundtable was Kubra Khademi. Known mainly as a performance artist, Khademi fled Afghanistan in 2015 and settled in France, where she was awarded a Chevalier d'Ordre des Arts et Lettres by the French Ministry of Culture. Khademi's artwork, selected as the Festival's key art, depicts six naked women standing in a straight line in a neutral stance, the first one standing on two green leaves, the second one extending her arms out, the last one pointing to the sky. They each look in a different direction and are situated above a golden dome. According to the program information, Khademi's representation of nudity is not sexualized, but rather a natural depiction of the female body. She also incorporates elements of classical miniature painting in her work, reclaiming mythic narratives dominated by the patriarchy by placing female bodies within iconic imagery.

Various configurations of the same female bodies, battling a dragon or holding a Kalashnikov, are included in Khademi's exhibit at Collection Lambert under the title "[First But Not Last Time in America](#)." The exhibit also includes photographs and video from the series, "Let Us Believe in the Beginning of the Hot Season," created in collaboration with American artist, Daniel Pettrow. In the video, Khademi represents a Taliban fighter, and Pettrow an American politician. In side-by-side split screen, the two dress, Khademi wrapping her turban and Pettrow shaving and putting on a shirt and tie. The photographs include large images of their passports and collages of the two artists in character holding hands in one image, and reaching for one another's crotch in another. The collection is a damning and critical representation of the U.S.-Afghanistan relationship, and Khademi did not hold back at the interview programmed by Arte in their *Artistes en Resistance* series, where her video *Armor* was shown. It shows Khademi walking the streets of Kabul in custom-made medieval metallic armor which emphasized her breasts and buttocks. The performance was intended to highlight the daily harassment Afghan women experience, but it resulted in Khademi being forced to leave Afghanistan due to the threats and harassment she received following it. Khademi, like many Middle Eastern women artists, walks a tightrope of simultaneously criticizing the oppression in her homeland and the global power dynamics that sustain it.



Kubra Khademi's art for the festival.

Another Middle Eastern woman artist featured in the main program of the festival was [Hanane Hajj Ali](#), performing *Jogging*, a piece that earned Hajj Ali the Prize for Best Actor at Edinburgh Fringe in 2017. As the audience took our seats in Theatre Benoit XII, Hajj Ali, dressed in black and reclining in a square of light on the black stage, was stretching and warming up. She took a sip of water, and the gurgling sounds became louder; the audience quieted down and the show had begun. Hanane began to jog within her small square of light. Her breathing filled the theatre. She introduced herself as a 50-something woman, a citizen of Beirut, a cool hijabi who married a genius director and who starts her day by jogging in the streets of Beirut. Her tone was upbeat and fun as she told us that she copes with everything that goes wrong, including a pigeon shitting on her head, by thinking about all the great roles, especially the Greek classics. Medea came up, and Hajj Ali confessed that she once thought of killing her 7-year-old son to end his suffering when he was diagnosed with cancer. Fortunately, he was successfully treated, but the experience led her to research other Medea-like cases in Lebanon, specifically the stories of Yvonne and Zahra. As we learned bits and pieces of their tales, Hajj Ali deftly used disarming humor and subversive audience participation to situate the viewer within these women's person stories.

Performed mainly in Arabic, with English and French surtitles, the show highlighted Hajj Ali's impressive versatility and stamina, as her breathing guided us through the emotional journey of the play, almost cradling us in what felt like a generous and necessary maternal act to protect us from the harsh realities described in the play. We were invited to understand a woman citizen's frustrations in a misogynistic and corrupt country. The piece ended with an adaptation of a poem by Warsan Shire, with the closing line: "No one leaves home until home is a sweaty voice in your ear saying, Leave, run away from me now, I don't know what I have become, but I know that anywhere is safer than here."

Poetry was the main offering in *Shairat* by Henri Jules Julien. This two-part, four-hour program featured poets Carol Sansour and Asmaa Azaizeh (Palestine), Rasha Omran (Egypt), and Soukaina Habiballah (Morocco) performing their own writing, some alone, some accompanied by another performer and/or projections. I was delighted to see poetry performance programmed in a theatre festival. Historically, poetry was performed throughout the Middle East, and to this day it is among the most cherished art forms in the region.

I would like to close by touching on a very special Off Avignon production I saw, *Les Perses (The Persians)* by Aeschylus, directed by Tilemachos Moudatsakis, in a production from Crete. Performed in Greek with French surtitles, the show had a cast of three men and one woman portraying the chorus, as well as the messenger Atossa, the Queen Mother, the late king Darius, and Xerxes, the current king who wages war against Greece. The performance was physically demanding and emotionally intense. The men represented the battle scenes in tight, sequential tableaux, moving energetically between the chorus passages and representing specific characters. Atossa's monologue describing her dreamt premonition of the defeat to come was moving and intense. The messenger's description of the battle scenes and the extent of destruction brought on by the Greeks was heartbreaking, making one wonder how anyone could ever engage in war again after hearing it. The lyrical sections of the text were delivered beautifully as songs, some sounding to me like Greek folk songs. The costume design was simple but creative and distinct, recycled jeans with character-specific color patches, and in Atossa's case, rhinestones. There was no other scenery or props.

As I sat there, an Iranian, a Persian, I marveled at the commitment of this Greek troupe to tell this sobering tale of war and its violent execution. It was a cautionary tale, I believe. As the Greek language filled me, I was transported to the ancient theatre of Epidurus, and I imagined Aeschylus's original audience and their response to this harsh reflection of their nation's ability to destroy another nation. I was reminded of the power of live performance to communicate the human condition on a visceral level, regardless of the actual language spoken. I was reminded that for millennia, theatre artists have challenged their audience to critique their leaders and empathize with their so-called enemies. And I appreciated, so very deeply, the opportunity to be

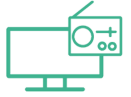
in community with artists from the far corners of the earth. I felt a part of a global community that has thrived for centuries and is an invaluable contributor to a living world culture. I felt at home.



Torange Yeghiazarian (she/her) is a playwright and director who served as the founding artistic director of Golden Thread Productions, the first American theatre company focused on the Middle East.

Support American Theatre: a just and thriving theatre ecology begins with information for all. Please join us in this mission by making a donation to our publisher, Theatre Communications Group. When you support American Theatre magazine and TCG, you support a long legacy of quality nonprofit arts journalism. [Click here](#) to make your fully tax-deductible donation today!





► 09 juillet 2022

> [Ecouter / regarder cette alerte](#)

Lien url : <https://s3-eu-west-1.amazonaws.com/kmplus-account-files/202014/2022/7/9/MBEBSdxl40e5y4JQ4uaFVg.mp4>

AVIGNON sur TV5MONDE ..

18:42:06 Culture - Marjorie Adelson. Le Festival d'Avignon bat son plein. 18:42:19 Extrait de "En Transit" mise en scène par Amir Reza Koohestani. 18:42:50 Retour plateau. Discussion autour de la programmation des spectacles au festival. 18:43:48 Extrait de "En Transit" mise en scène par Amir Reza Koohestani. 18:44:09 Interview d'Amir Reza Koohestani - metteur en scène. 18: 45:21 Extrait d'un spectacle de Salim Djaferi. 18:46:04 Interview de Salim Djaferi - metteur en scène et comédien. 18:47:15 Extrait du spectacle "Contes sous le baobab". 18:47:40 Interview de Monique Sawadigo, membre de la compagnie Marbayassa. 18:48:05 Interview de Wildried Ouedraogo, membre de la compagnie Marbayassa. 18:49:19

Entretien / Amir Reza Koohestani

En Transit

GYMNASÉ DU LYCÉE MISTRAL / D'APRÈS ANNA SEGHERS / MES AMIR REZA KOOHESTANI

Après *Hearing* en 2016 et *Summerless* en 2018, Amir Reza Koohestani présente *En Transit*, une pièce construite à partir d'une expérience personnelle et du roman *Transit* d'Anna Seghers, qui à Marseille en 1940 explore les tourments de personnes cherchant à fuir le nazisme.

Cette création s'appuie sur une expérience personnelle. Quelle est-elle et en quoi a-t-elle influencé la pièce ?

Amir Reza Koohestani : En 2018, alors que je me rendais de Téhéran à Santiago du Chili, j'ai fait escale à Munich où, à cause d'une erreur de l'ambassade allemande concernant mes visas, je n'ai pas pu pénétrer dans l'espace Schengen car j'avais dépassé le nombre de jours autorisés pour mon séjour. J'ai donc été conduit dans une « salle d'attente » avant d'être contraint de reprendre un vol à destination de l'Iran. Ce temps partagé avec d'autres personnes qui attendaient une éventuelle expulsion fut une expérience marquante. Quelques mois plus tard, le Thalia Theater à Hambourg m'a proposé de mettre en scène *Transit*, le roman d'Anna Seghers, où se pressent des gens fuyant le régime nazi, en attente d'un hypothétique visa et en butte au dédale des administrations. Si évidemment je ne peux pas comparer ma situation à celle d'une personne qui doit émigrer parce qu'elle est en danger, la lecture de ce livre a télescopé ma mésaventure, qui m'a soudainement rappelé que même si j'ai présenté nombre de mes pièces dans toute l'Europe et si j'y ai passé un certain temps, je demeure un étranger qui a besoin d'une raison pour y

séjourner. Dans la pièce, j'ai voulu conjuguer l'expérience de mon attente et celle de la lecture du roman.

Qui sont les personnages de la pièce ?

A.R.K. : Comme l'induit le concept même de la pièce, les personnages sont réels et/ou fictionnels. Chacun des quatre comédiens interprète deux rôles très contrastés. À la différence de l'adaptation de Hambourg, mon propre personnage est présent, interprété par la comédienne Mahin Sadri. Nous avons aussi ajouté le personnage d'une avocate qu'incarne Khazar Masoumi, présente à Munich en 2018 et à Marseille en 1943, qui ne vieillit pas, ne connaît pas de frontières. Danae Dario interprète Seidler, un réfugié allemand fuyant le nazisme, narrateur de l'histoire, mais aussi né de l'esprit d'Amir, qui l'imagine lorsqu'il est en train de lire. Agathe Lecomte est une réfugiée d'il y a 80 ans, qui lors d'une scène rencontre Amir. Les temporalités et les langues s'entremêlent. Parfois, je brouille les repères pour laisser agir l'imagination du public. Plus d'une vingtaine de scènes se succèdent, avec des transitions entre réalité et fiction, entre projection et réflexion. Je ne souhaite pas fournir d'explications, ni redire l'histoire du roman, mais plutôt la mettre en perspective. Je pense qu'il n'est



« Je brouille les repères pour laisser agir l'imagination du public. »

pas nécessaire que chaque détail soit clair pour que le public s'approprie l'histoire.

Cette expérience a-t-elle eu un impact sur vos sentiments et votre ambition en tant qu'artiste ?

A.R.K. : J'ai passé la plupart de mon temps dans des répétitions et sur des plateaux de théâtre, et il est difficile et parfois même impossible de savoir quelle part de ma vie est mienne et quelle part est une source d'inspiration pour les pièces que j'ai créées. Pour dire la vérité, j'ai toujours été jaloux des artistes qui parviennent à séparer les deux mondes, parce que pour moi ils sont inséparables.

Propos recueillis et traduits par Agnès Santi

Festival d'Avignon. Gymnase du lycée Mistral, 20 Boulevard Raspail. Du 7 au 14 juillet à 18h, relâche le 9. Tél. : 04 90 14 14 14. Durée : 1h20.

En Transit

[Acheter des billets](#)

Du 22/11/2022 au 01/12/2022

[Ateliers Berthier - Paris](#) [Paris](#)

En Transit, un spectacle à voir à Paris (Ateliers Berthier), du 9 novembre 2022 au 1 décembre 2022. Toutes les informations pratiques (tarifs, billetterie, plan de salle) pour ce spectacle sont à retrouver sur cette page. Réservez dès maintenant vos places pour assister à ce spectacle à Paris !



© Ferenc Szelepcsényi - Fotolia

THEATRE NATIONAL DE L'ODEON (L-R-22-625) PRESENTE : ce spectacle. librement adapté du roman Transit d'Anna Seghers
un spectacle d'Amir Reza Koohestani
création 2022
avec le Festival d'Automne à Paris

en français, anglais et farsi, surtitré en anglais et en français

De nos jours, dans une zone de transit d'un aéroport européen, Amir, un metteur en scène iranien, ainsi que d'autres voyageurs, migrants ou exilés, sont retenus par la police des frontières pour des questions de visa. Parallèlement, en 1940, des déserteurs, des juifs, des artistes et des opposants allemands pourchassés par la Wehrmacht errent dans le port de Marseille dans l'espoir de franchir la Méditerranée et d'échapper aux nazis. Confrontés à l'absurdité kafkaïenne de l'administration, les exilés d'aujourd'hui, qui souhaitent entrer en Europe, croisent ceux d'hier, qui voulaient en sortir, dans un unique espace. Dans ce non-lieu suspendu entre passé et présent, chacun est en transit. À cette double temporalité correspond une double inspiration : l'expérience personnelle d'Amir Reza Koohestani, brièvement détenu à l'aéroport de Munich en 2018 avant d'être renvoyé à Téhéran, et le roman Transit d'Anna Seghers, publié en 1944, qui raconte l'errance anxieuse de ceux qui, en 1940, n'avaient pas le bon passeport.

Pour ce nouveau spectacle, Amir Reza Koohestani tisse ensemble les points de vue, les langues (français, anglais, farsi...), et les médias, à travers un dispositif vidéo où les actrices sont filmées en direct. Coincés, les personnages, lointains héritiers de Beckett, doivent contourner les mots pour se comprendre. Bribes de paroles et éclats de subjectivités surgissent dans ce théâtre de l'intime, où l'essentiel advient de manière feutrée. Tous les rôles, y compris masculins, sont joués par des actrices – quatre femmes pour représenter l'humanité tout entière.

Merci de vous présenter au plus tard 15 minutes avant le début de la représentation

Accès personnes à mobilité réduite : 01 44 85 40 00

En Transit : Renseignements - Horaires - Tarifs - Billetterie

[Ateliers Berthier - Paris](#)

75017 Paris

Dates et horaires :

► Mardi 22 Novembre 2022 à 20h

► Mercredi 23 Novembre 2022 à 20h

► Jeudi 24 Novembre 2022 à 20h

► Vendredi 25 Novembre 2022 à 20h

► Samedi 26 Novembre 2022 à 20h

► Dimanche 27 Novembre 2022 à 15h

► Mardi 29 Novembre 2022 à 20h

► Mercredi 30 Novembre 2022 à 20h

► Jeudi 1 Décembre 2022 à 20h

Tarifs et billetterie :

A partir de 39,80 €



Auteur et metteur en scène iranien, Amir Reza Koohestani présente *En transit*. Un spectacle autour de l'attente et de l'arbitraire.

– Propos recueillis par Aurélie Carton.

Vous êtes né à Chiraz en 1978, six mois avant le début de la révolution iranienne. Comment avez-vous découvert le théâtre ?

J'ai commencé à écrire de petits romans dès l'âge de 14 ans. Puis j'ai eu la chance de rencontrer le père d'un ami, écrivain, qui m'a aidé à progresser. Très vite, j'ai publié des nouvelles dans les journaux de Chiraz. Par la suite, au sein de la formation de cinéma à laquelle j'étais inscrit, il y avait un atelier de théâtre. À l'époque, je n'avais jamais vu de pièces. Vous savez, le théâtre n'a été introduit que tardivement en Iran, dans les années 1940. Nous avons plutôt l'habitude de représentations

apparentées à des rituels religieux comme le *Ta'ziyè* qui met en scène des épisodes du chiïsme, des récits historiques et mythiques. Certes, le shah et la *šhabānu* avaient créé, dans les années 1960-1970, un gigantesque festival des arts à Chiraz. Ils y invitaient des artistes étrangers d'avant-garde, tels que Peter Brooke, Iannis Xenakis, John Cage ! Mais c'était une bulle artificielle, complètement déconnectée de la société iranienne. D'ailleurs, je pense que ce festival de Chiraz compte parmi les événements déclencheurs de la révolution tant il tournait le dos aux réalités sociales de l'époque.

Qu'est-ce qui vous a plu dans l'écriture et la mise en scène ?

D'abord, l'atelier de théâtre m'a permis d'interagir pour la première fois avec des filles. J'avais 17 ans, alors vous imaginez ! D'autant que, pendant toute notre scolarité, nous étions dans des classes non mixtes. Quand l'atelier de théâtre s'est terminé, notre groupe a décidé de créer une troupe : le Mehr Theatre Group. J'étais le seul à disposer d'une expérience de l'écriture, les autres étant tous acteurs. J'ai donc commencé à écrire mon premier spectacle à l'âge de 21 ans et, aujourd'hui, j'en suis à ma 26^e production.



Le spectacle que vous présentez en Avignon est librement inspiré du roman *Transit de l'Allemande Anna Seghers (1900-1983)*.

Comment avez-vous découvert le livre ?

Le théâtre allemand Thalia, de Hambourg, m'avait suggéré de lire ce roman en vue d'une adaptation. Et tout de suite, j'ai été étonné par le caractère très contemporain du texte, même s'il se déroule à Marseille en 1940. Anna Seghers s'intéresse à la confusion que déclenche une guerre. Elle raconte l'attente, celle de Juifs, celle d'opposants allemands au nazisme, celle de déserteurs. Tous essaient de fuir l'avancée de l'armée allemande. Tous espèrent leur passeport pour la liberté : un visa, un billet de bateau, un permis de séjour... Et ils se retrouvent coincés dans un labyrinthe bureaucratique. En lisant le livre, j'ai d'ailleurs découvert un truc fou que j'ai repris dans mon adaptation : le certificat de moralité. À l'époque, si vous étiez femme célibataire et que vous vouliez obtenir un visa pour les États-Unis, il fallait qu'un citoyen américain écrive une lettre à l'ambassade attestant que vous étiez quelqu'un de bien !

Pouvez-vous nous raconter comment cette lecture a « percuté » votre expérience personnelle pour donner naissance au spectacle *En transit* ?

Quelque temps après la lecture du roman d'Anna Seghers, le 29 décembre 2018, je me suis retrouvé bloqué à l'aéroport de Munich. La police des frontières m'a empêché d'embarquer pour Santiago du Chili où je devais assister à un festival... Il s'agissait d'une erreur de l'ambassade

allemande qui m'avait accordé un visa touristique au lieu d'un visa de travail. On me reprochait d'avoir dépassé de cinq jours la durée autorisée dans l'espace Schengen. La police a pris mon passeport et interdit l'utilisation de mon crayon, car c'est un outil pointu ! Puis ils m'ont renvoyé en Iran. Dans la salle « blanche » de l'aéroport, je me suis retrouvé avec d'autres personnes refoulées. Pour moi, c'était un incident, certes désagréable, mais pour eux, c'était dramatique, ils repartaient de zéro. Sans information, ils se sentaient piégés, comme s'ils devaient être punis. Dans ces situations, personne ne vous écoute ni ne vous propose les services d'un conseiller juridique. J'ai soudain compris ce que décrit Anna Seghers, cette espèce de passivité. À un moment, quelqu'un vous ordonne : « *maintenant, vous*

sortez », mais vous ne savez pas où. Je me souviens que le policier m'a dit « *vous pouvez aller chercher à manger, mais ensuite vous vous rasseyez exactement au même endroit* ». Pourquoi devais-je m'asseoir exactement au même endroit !? C'est absurde, mais c'est une manière de casser la volonté, parfois de vous briser.

La distribution est exclusivement féminine. C'est donc une femme Mahin Sadri qui joue votre personnage Amir...

Ici, le genre n'était pas un enjeu. Pour jouer mon alter ego, j'ai fait confiance à quelqu'un qui me connaissait bien, Mahin Sadri. Qu'importe le sexe. Dans cette création, il fallait éviter de « remplir » un personnage de détails réalistes. Je ne voulais pas imiter la réalité mais l'imaginer, et j'ai fait confiance au théâtre.



En transit

D'Amir Reza Koohestani, libre adaptation du roman *Transit* d'Anna Seghers

Comme d'autres personnes refoulées, Amir, un metteur en scène iranien, est retenu par la police des frontières pour des questions de visa. Parallèlement, en 1940, des déserteurs, des Juifs, des artistes et des opposants allemands pourchassés par la Wehrmacht errent dans le port de Marseille, dans l'espoir de franchir la Méditerranée et d'échapper aux nazis. Amir Reza Koohestani jette des ponts entre ces deux temporalités pour mieux faire ressentir l'arbitraire et l'absurdité bureaucratique. – A. C.

7, 8, 10, 11, 12, 13, 14 juillet
Gymnase du lycée Mistral, 18 h.



Sale attente

Hugues Le Tanneur

En 2018 Amir Reza Koohestani a subi une garde à vue de plusieurs heures à l'aéroport de Munich pour avoir dépassé de cinq jours les quatre-vingt-dix que lui autorisait son visa dans l'espace de Schengen. Alors qu'il devait prendre un vol pour le Chili, il a été renvoyé en Iran. De cette mésaventure est né *En transit*, spectacle kafkaïen d'une beauté sombre et intense, inspiré de sa propre expérience, mais aussi du roman *Transit* d'Anna Seghers.

De même qu'il y a plusieurs façons de se rendre d'un endroit à un autre, il en existe de nombreuses de ne pas y parvenir. Ceux qui doivent quitter un pays pour de multiples raisons, mière, instabilité politique, guerre, le savent bien qui se trouvent, parmi tant d'autres difficultés, soumis à d'interminables

tracasseries administratives. Dans *En transit*, créé en février à la Comédie de Genève, Amir Reza Koohestani nous confronte au vertige angoissant de personnages bloqués dans un entre-deux indéfinissable soumis à des règlements aussi tatillons qu'arbitraires. La scénographie évolutive juxtapose à la scène un écran dont l'effet est d'accroître le sentiment d'être l'objet d'une bureaucratie nébuleuse dont les représentants appliquent froidement les diktats sans se soucier des cas particuliers.

Des panneaux transparents partagent le plateau rappelant ces cloisons qui dans les aéroports séparent ceux qui débarquent de ceux qui attendent de prendre leur vol. Il y a aussi des portes coulissantes dont les vitres opaques opposent deux dimensions de la réalité dans la mesure où il n'est possible de les franchir que dans un seul sens, tout comme les voyageurs qui sortent d'une zone d'arrivée pour rejoindre l'espace où les attendent ceux qui sont venus les accueillir. Tout au long du spectacle, des barrières se dressent comme autant de seuils infranchissables. Barrières visibles ou invisibles, figurées par ces vitres immenses qui créent une double sensation de claustrophobie et d'impossibilité, comme si les personnages étaient enfermés dans des cages ou piégés dans un labyrinthe d'autant plus redoutable qu'il multiplie les faux-semblants – évoquant au passage certaines installations du plasticien Dan Graham.

134

Ce dispositif joue un rôle d'autant plus déterminant que Koohestani superpose plusieurs temporalités, nous sommes à la fois dans les années 2000 quelque part dans un aéroport européen et en 1940 à Marseille. Les personnages interprétés par des actrices qui jouent différents rôles, aussi bien d'hommes que de femmes, s'expriment dans plusieurs langues, français, anglais, allemand ou farsi. « *C'est la loi, vous devez attendre* », entend-on au début du spectacle. Ces mots prononcés par une femme blonde dont le visage apparaît en gros plan sur l'écran qui surplombe la scène indique d'emblée la teneur de ce qui se joue sous nos yeux. Cette sentence inéluctable s'adresse à deux personnages présents sur le plateau. Le décalage entre eux et la femme à l'écran souligne le déséquilibre entre le représentant d'une administration toute-puissante et ceux qui multiplient les démarches pour réussir enfin à partir.

Librement inspiré du roman *Transit*, d'Anna Seghers, le spectacle est né d'une expérience vécue par Koohestani lui-même à l'aéroport de Munich. En 2018 alors qu'il s'appretait à prendre un vol à destination de Santiago du Chili pour y assister à une de ses créations, la police des frontières l'a détenu en garde-à-vue pendant plusieurs heures. Il avait dépassé de cinq jours les quatre-vingt-dix que son visa l'autorisait à demeurer dans l'espace Schengen. Résultat, au lieu de s'embarquer pour le Chili, il a été renvoyé en Iran. Il se souvient qu'à ses côtés, contrairement à lui, d'autres détenus risquaient gros en étant renvoyés dans leur pays, la prison, la torture voire la mort. Il se trouve qu'au même moment, le théâtre Thalia de Hambourg lui avait proposé d'adapter à la scène le roman d'Anna Seghers. En réalisant cette adaptation, l'idée lui est venue d'un autre spectacle où les événements racontés dans le livre se télescoperaient avec sa propre mésaventure. Pour écrire *Transit*, Anna Seghers est partie de ce qu'elle a vécu en tant que réfugiée bloquée comme tant d'autres à Marseille en 1940 avec son mari et ses enfants alors qu'ils tentaient de fuir le régime nazi. Le roman raconte avec beaucoup d'acuité l'attente angoissée de ces femmes et de ces hommes dans l'espoir hypothétique d'embarquer enfin dans un bateau en partance pour l'Afrique du Nord, le Portugal, le Brésil, le Mexique ou les États-Unis. Pour cela ils ont besoin de visas non seulement pour le pays d'accueil, mais aussi pour les pays traversés au cours de leur voyage et même pour justifier devant les autorités françaises leur volonté de ne pas rester à Marseille. Mais le plus éprouvant c'est qu'une fois obtenu, après moult démarches éreintantes, le visa espéré, soit le bateau est déjà parti, soit l'autre visa a expiré et tout est à recommencer.

Dans *En transit*, Amir Reza Koohestani, interprété par la comédienne Mahin Sadri, est lui-même un des protagonistes de la pièce. Coincé dans un aéroport, pour les raisons évoquées plus haut, quand il ne plaide pas sa cause, malheureusement sans succès, il lit le roman d'Anna Seghers, dont certaines figures apparaissent de ce fait dans le spectacle. Ainsi la majorité des personnages pré-

sents sur scène passent leur temps à rendre des comptes, à remplir des formulaires aux questions souvent indécrites, à expliquer qui ils sont, pourquoi ils sont là, pourquoi ils veulent partir, enfermés dans un processus qui semble ne jamais devoir prendre fin. Il y a par exemple cette femme qui a obtenu une attestation de bonne conduite indispensable pour obtenir un visa pour les États-Unis de la part d'un couple d'Américains. En échange ceux-ci lui ont demandé de s'occuper de leurs deux chiens qu'elle doit ramener aux USA. Mais les deux molosses doivent à leur tour être certifiés comme appartenant bien à des Américains, sans quoi la femme ne peut pas embarquer. Alors qu'elle-même n'a rien à se mettre sous la dent, elle s'efforce de les nourrir et de les bichonner en attendant de recevoir le certificat qui lui permettra d'obtenir son visa.

Il y a aussi cet homme, Seidler, qui se démène pour faire délivrer un visa à une femme, Marie, dont il est épris. Marie ignore tout de lui ou presque. Elle ne sait pas qu'il est en possession d'une valise contenant le manuscrit inachevé d'un roman écrit par son époux. Époux qu'elle croit vivant et qu'elle cherche partout dans Marseille alors qu'il est mort suicidé dans une chambre d'hôtel à Paris. Il s'appelait Weidel. Obéissant à une pulsion étrange, Seidler se fait passer pour le romancier sans jamais dévoiler son plan à Marie. Il projette de s'embarquer sous le nom de l'écrivain et de la retrouver comme par magie sur le bateau. Ce jeu trouble avec le destin est un des aspects les plus fascinants du roman. À plusieurs reprises Seidler envisage de « *tout raconter* » à Marie, de dévoiler son imposture qui n'en est pas vraiment une. Mais à chaque fois quelque chose le retient.

Dans le spectacle, Koohestani a imaginé une avocate bénévole qui propose ses services pour aider ceux qui veulent partir à se démener dans le maquis des dossiers. Cette avocate appartient étrangement aux deux époques, 2018 et 1940. Dans cet univers en clair-obscur hanté par le désir éperdu de départ vers un avenir inaccessible, mais aussi par cet autre départ qu'est la mort, elle partage avec le personnage de Seidler un caractère symbolique qui pointe vers une autre dimension plus poétique ou métaphysique. La notion de « *transit* » prend alors un sens plus large, comme en témoignent ces mots de Seidler : « *Pour la première fois, j'ai alors réfléchi sérieusement à tout, au passé, à l'avenir, aussi impénétrable l'un que l'autre, et même à l'instant qu'on appelle, en style consulaire, le transit, et dans le langage ordinaire, le présent* ».

C'est là que la scénographie avec ses effets de miroirs et ses jeux de caméras démultipliant les points de vue, voire dédoublant les personnages, s'avère particulièrement efficace quand mêlant espace concret et espace mental, le spectacle plonge dans une atmosphère puissamment onirique à la fois vertigineuse et sensible où passé et présent entrent en résonance dans un jeu de reflets éblouissant. ■

En transit, d'après Anna Seghers, mise en scène Amir Reza Koohestani. Avec Danee Dario, Agathe Lecocq, Khazar Masoumi, Mahin Sadri. Du 7 au 14 juillet à Avignon, dans le cadre du festival d'Avignon. Les 19 et 20 juillet à Barcelone (Espagne), dans le cadre du festival Grec. À l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Berthier 17e), avec le Festival d'Automne à Paris : 8 Novembre-1er décembre 2022.

135

Amir Reza Koohestani, ambassadeur malgré lui du théâtre iranien

Avignon, 9 juil. 2022 (AFP) -

Il n'aime pas être décrit comme l'ambassadeur du théâtre contemporain iranien, même s'il l'est de facto: Amir Reza Koohestani, pour la troisième fois au Festival d'Avignon, espère que d'autres dramaturges de son pays soient dans la lumière.

Moins médiatisé et bien moins connu que le cinéma iranien, le théâtre contemporain dans la République islamique est foisonnant, attire beaucoup de jeunes spectateurs, même s'il doit "faire avec" la censure gouvernementale, assure à l'AFP le dramaturge et metteur en scène de 44 ans.

"Je ne suis pas surpris que le public européen soit moins familier avec le théâtre. Le cinéma iranien a plus de possibilités de financement, est beaucoup plus populaire et voyage plus facilement dans le monde", affirme M. Koohestani, qui présente sa nouvelle pièce "En Transit" dans la Cité des papes.

- Metteuses en scène émergentes -

"Il faut beaucoup de fonds, et en Iran, nous n'avons pas de subventions. Ca dépend si le thème de la production répond aux critères des autorités ou pas", ajoute-t-il. Pendant la pandémie toutefois, les théâtres ont reçu une aide pour chaque siège laissé vide en raison de la raison de la distanciation sociale.

Né à Chiraz en 1978 dans le sud-ouest de l'Iran, d'abord tenté par le cinéma, Koohestani a écrit sa première pièce à 21 ans, avant de devenir l'un des pionniers du renouveau du théâtre iranien.

Il travaille avec le Mehr Theatre Group, qui s'est démarqué dès sa fondation en 1996 du théâtre traditionnel. "Les seuls revenus de la compagnie viennent à 70% de la billetterie, et surtout des tournées en Europe", explique-t-il.

Il acquiert une notoriété à l'international avec "Dancing on Glasses", inspirée d'une blessure personnelle mais aussi de la quête de femmes iraniennes de s'affranchir. A Avignon, il avait présenté "Hearing" (2016), où il passe par la métaphore d'un pensionnat de jeunes filles pour décrire la peur et l'oppression dans son pays et "Summerless" (2018), où il critique la mercantilisation du système éducatif en Iran.

"Je suis devenu une sorte d'ambassadeur du théâtre iranien, ce qui ne me fait pas trop plaisir car les gens s'attendent beaucoup à ce que ma pièce leur révèle ce qu'est le théâtre iranien... mais il y a beaucoup d'autres styles et de nombreux metteurs en scène très intéressants qui vivent en Iran", explique M. Koohestani.

Il cite notamment une génération émergentes de femmes dramaturges comme Mahin Sadr (une de ses actrices fétiches qui joue dans "En transit"); Azadeh Shahmiri ou encore Pania Shams, également metteuse en scène.

Malgré la suppression des subventions, les créations ont augmenté cette dernière décennie. "Chaque soir, vous avez entre 50 et 60 représentations différentes à Téhéran (...) et de plus en plus de public, ce qui rend le théâtre vivant", dit le dramaturge, évoquant des salles "pleines à craquer de jeunes".

- Censure envahissante -

Le théâtre, plus subversif que le cinéma? "Je ne veux pas comparer, mais du moment où vous avez 200 personnes dans une salle, et qu'il y a quelqu'un sur scène qui ne dit rien ou qui lit juste le journal du jour, c'est un acte politique", souligne M. Koohestani, qui vit six mois en Iran et tourne en Europe le reste de l'année.

La censure reste omniprésente. "C'est violent et ça augmente. Ils envahissent votre personnalité; nous artistes connaissons si bien ces restrictions que ça fait partie de notre identité", dit-il. Mais "ça ne veut pas dire que cela nous caractérise; je la vois comme un handicap et il faut faire avec".

Sa dernière pièce ne porte pas sur l'Iran mais sur l'Europe: il adapte librement le roman de l'Allemande Anna Seghers, "Transit"(1942) --qui retrace le cauchemar des démarches administratives auxquelles ont fait face des rescapés de l'Allemagne nazie en arrivant en Marseille-- pour faire un parallèle, toutes proportions gardées, avec les migrants qui cherchent aujourd'hui à joindre le continent.

ram/may/rhl

Afp le 09 juil. 22 à 08 00.



En Transit d'Amir Reza Koohestani

Après Hearing en 2016 et Summerless en 2018, Amir Reza Koohestani présente En Transit , une pièce construite à partir d'une expérience personnelle et du roman Transit d'Anna Seghers, qui à Marseille en 1940 explore les tourments de personnes cherchant à fuir le nazisme.

Cette création s'appuie sur une expérience personnelle. Quelle est-elle et en quoi a-t-elle influencé la pièce ?

Amir Reza Koohestani : En 2018, alors que je me rendais de Téhéran à Santiago du Chili, j'ai fait escale à Munich où, à cause d'une erreur de l'ambassade allemande concernant mes visas, je n'ai pas pu pénétrer dans l'espace Schengen car j'avais dépassé le nombre de jours autorisés pour mon séjour. J'ai donc été conduit dans une « salle d'attente » avant d'être contraint de reprendre un vol à destination de l'Iran. Ce temps partagé avec d'autres personnes qui attendaient une éventuelle expulsion fut une expérience marquante. Quelques mois plus tard, le Thalia Theater à Hambourg m'a proposé de mettre en scène Transit , le roman d'Anna Seghers, où se pressent des gens fuyant le régime nazi, en attente d'un hypothétique visa et en butte au dédale des administrations. Si évidemment je ne peux pas comparer ma situation à celle d'une personne qui doit émigrer parce qu'elle est en danger, la lecture de ce livre a télescopé ma mésaventure, qui m'a soudainement rappelé que même si j'ai présenté nombre de mes pièces dans toute l'Europe et si j'y ai passé un certain temps, je demeure un étranger qui a besoin d'une raison pour y séjourner. Dans la pièce, j'ai voulu conjuguer l'expérience de mon attente et celle de la lecture du roman.

« Je brouille les repères pour laisser agir l'imagination du public. »

Qui sont les personnages de la pièce ?

A.R.K. : Comme l'induit le concept même de la pièce, les personnages sont réels et/ou fictionnels. Chacun des quatre comédiens interprète deux rôles très contrastés. À la différence de l'adaptation de Hambourg, mon propre personnage est présent, interprété par la comédienne Mahin Sadri. Nous avons aussi ajouté le personnage d'une avocate qu'incarne Khazar Masoumi, présente à Munich en 2018 et à Marseille en 1943, qui ne vieillit pas, ne connaît pas de frontières. Danae Dario interprète Seidler, un réfugié allemand fuyant le nazisme, narrateur de l'histoire, mais aussi né de l'esprit d'Amir, qui l'imagine lorsqu'il est en train de lire. Agathe Lecomte est une réfugiée d'il y a 80 ans, qui lors d'une scène rencontre Amir. Les temporalités et les langues s'entremêlent. Parfois, je brouille les repères pour laisser agir l'imagination du public. Plus d'une vingtaine de scènes se succèdent, avec des transitions entre réalité et fiction, entre projection et réflexion. Je ne souhaite pas fournir d'explications, ni redire l'histoire du roman, mais plutôt la mettre en perspective. Je pense qu'il n'est pas nécessaire que chaque détail soit clair pour que le public s'approprie l'histoire.

Cette expérience a-t-elle eu un impact sur vos sentiments et votre ambition en tant qu'artiste ?

A.R.K. : J'ai passé la plupart de mon temps dans des répétitions et sur des plateaux de théâtre, et il est difficile et parfois même impossible de savoir quelle part de ma vie est mienne et quelle part est une source d'inspiration pour les pièces que j'ai créées. Pour dire la vérité, j'ai toujours été jaloux des artistes qui parviennent à séparer les deux mondes, parce que pour moi ils sont inséparables.

Propos recueillis et traduits par Agnès Santi

A propos de l'événement



Quando e dove

Triennale
Teatro, viale Alemagna 6, stasera (ore 19,30) e domani, ore 19,30, biglietti 22/11 euro, tel. 02.72434208 /239

Festival Fog

In Transit, un mix tra vita e pièce nel “tempo sospeso” dei rifugiati

di **Simona Spaventa**

Nasce da un cortocircuito drammatico tra arte e vita, tra teatro, attualità e memoria il nuovo spettacolo dell'iraniano Amir Reza **Koohestani** che torna stasera e domani al Teatro della **Triennale** dove era già stato ospite qualche anno fa. “In Transit”, questo il titolo della pièce coprodotta dal festival Fog, doveva essere una trasposizione dell'omonimo romanzo di Anna Seghers, ebrea tedesca che raccontava la fuga dai nazisti dei rifugiati di tutta Europa che si incrociavano a Marsiglia durante la seconda guerra mondiale.

Ma il 29 dicembre 2018 al regista accade un fatto inaspettato: mentre sta volando verso il Cile, viene fermato dalla polizia di frontiera durante lo scalo all'aeroporto di Monaco di Baviera perché negli ultimi sei mesi ha inavvertitamente superato il periodo massimo di 90 giorni consentito per la permanenza nell'area

Il regista iraniano Amir Reza **Koohestani** racconta del suo fermo all'aeroporto di Monaco

Schengen. Gli ritirano il passaporto, lo arrestano e prima di rispedirlo a Teheran lo trattengono in una cosiddetta “sala d'attesa” dove condive, anche se per poche ore, la condizione di rifugiati e richiedenti asilo provenienti da diversi Paesi. A quel punto **Koohestani**, 44 anni, tra i registi e autori più interessanti della scena iraniana e da sempre interessato a portare sul palcoscenico le contraddizioni e la violenza insita nel potere e nell'autorità, decide di trasporre nello spettacolo la sua esperienza diretta.

Sulla scena, con un meccanismo di teatro nel teatro e in un mix di lingue (con sovratitoli), si riproduce la situazione vissuta dal regista e autore: un attore lo impersona mentre,

nel tempo sospeso della “sala d'attesa”, studia il romanzo di Anna Seghers, e davanti ai suoi occhi si materializzano i rifugiati del passato che fuggono dai nazisti e quelli di oggi, bloccati come lui all'aeroporto. «Quello che è accaduto in quelle ore – racconta **Koohestani** – ha creato nella mia mente dei dilemmi personali e professionali con cui ancora combatto. Quella situazione mi ha portato a farmi delle domande sulla ragione profonda per cui facciamo teatro. Gli ufficiali di polizia che fanno rispettare le leggi e i legislatori che le scrivono vivono e lavorano al di fuori della nostra bolla. Il nostro lavoro non li tocca. Che senso ha? Perché sprechiamo il nostro tempo in un tentativo inutile? Che speriamo di ottenere? Ma quando lo scrittore diventa il soggetto di quello che sta scrivendo, e il regista si trova nella situazione dei suoi personaggi, il significato inizia a cambiare e nasce la necessità di affrontare il problema in modi nuovi».

Il regista iraniano Amir Reza **Koohestani** ha sperimentato, per sua fortuna brevemente, la condizione di «deportato»: l'esperienza e un libro dell'ebrea comunista Anna Seghers, in fuga dai nazisti, gli hanno ispirato la pièce adesso a Milano

Il mondo in transito: tanti punti di vista

di VIVIANA MAZZA

Amir Reza **Koohestani**, considerato uno dei maggiori registi di teatro iraniani della sua generazione, stava lavorando a un adattamento del romanzo *Transito* di Anna Seghers — scrittrice tedesca comunista di origini ebraiche costretta a fuggire dalla Germania nazista durante la Seconda guerra mondiale — quando è stato fermato all'aeroporto di Monaco di Baviera per avere inavvertitamente superato il periodo massimo di 90 giorni consentito per la permanenza nell'area Schengen. «Ero in una stanza di vetro — racconta il regista a "La Lettura" — nel posto che chiamano *waiting area*, che è una specie di stazione di polizia nell'area di transito, in cui tengono per 24 o 48 ore persone in attesa di essere deportate nei loro Paesi. Non è una prigione ufficiale, mi permettevano di tenere il cellulare e il lettore Kindle ma non potevo avere oggetti acuminati come una matita appuntita, e non voglio certo paragonare me stesso ai deportati, alcuni dei quali non avevano altro con sé che gli abiti che indossavano, uno era persino in pigiama... Ma leggere Anna Seghers in quel contesto mi ha portato a fare alcune associazioni. Perciò ho scritto una pièce in cui a mano a mano che leggo il libro, un capitolo dopo l'altro, ne incontro i personaggi nel centro di detenzione dell'aeroporto di Monaco».

Nasce così *In Transit*, lo spettacolo multilingue prodotto dalla Comédie de Genève che **Koohestani** porterà a Milano sabato 26 e domenica 27 marzo, nell'ambito del festival FOG **Triennale** Milano Performing Arts.



In questa sua opera e in altre precedenti è centrale il tema della memoria. Perché?

«Per me l'adattamento per il teatro segue esattamente gli stessi processi con cui funziona la nostra memoria del passato. È comune nel teatro prendere un'opera classica e attualizzarla, rendendola contemporanea. È proprio ciò che facciamo quando ricordiamo il nostro

Il saggio Giulia Valsecchi Da Teheran agli Usa cinque donne in bilico

Cinque protagoniste, cinque percorsi di scrittura femminile tra Iran e America. Con *Transiti. Percorsi di scrittura femminile tra Iran e America* (Mimesis, pp. 192, € 18) Giulia Valsecchi, dottore di ricerca all'Università degli Studi di Bergamo ed esperta di letteratura femminile irano-americana, esplora come cinque autrici della diaspora provino a dare significato al loro «essere a metà» attraverso la scrittura.

Dalla celebre Azar Nafisi (*Leggere Lolita a Teheran* e *La repubblica dell'immaginazione*) ai memoir che mischiano cronaca e autobiografia di Azadeh Moaveni (*Lipstick Jihad* e *Viaggio di nozze a Teheran*) e di Firoozeh Dumas (*Funny in Farsi* e *Laughing without an Accent*) che alla fatica di essere «altro» oppone un atteggiamento lieve e ironico, «anche in presenza di chi ritiene di dover salvare lei in quanto musulmana».

Dalla pioniera Nahid Rachlin con il romanzo d'esordio *Foreigner* (1978) — il primo in lingua inglese a firma di un'iraniana — alla poetessa e accademica Persis M. Karim, che con Rachlin condivide la lontananza dall'Iran a partire dalla rivoluzione khomeinista del '79 e che osserva: «È proprio della diaspora e di quel popolo trasversale, che faticosamente si riconosce in un trattino, il contendersi il diritto alla legittimità di una cultura persiana in America, "una cultura riempita di silenzi"». (v. ma.)

© RIPRODUZIONE RISERVATA



passato. Il passato stesso è qualcosa che costruiamo nel presente».

Se avesse scritto «In Transit» dopo l'inizio della guerra in Ucraina il testo sarebbe stato diverso?

«Sì, infatti tendo a scrivere durante le prove. Più tardi inizio a farlo, il contenuto può essere attuale. Quando abbiamo fatto la première a Ginevra il 23 febbraio la guerra tra Russia e Ucraina non era cominciata. Non è passato un mese ma molte cose sono cambiate...».

La sua pièce sarà diversa a Milano?

«Ho alcune idee per piccole correzioni e cambiamenti nella scena, ma i cambiamenti invisibili sono per me più essenziali rispetto al testo o ai movimenti degli attori. La cosa principale a mutare è il pubblico, che avrà sperimentato o comunque sentito parlare della guerra e che porterà questa realtà a teatro. Ho realizzato diverse produzioni sugli immigrati in passato: ad esempio, nel 2005, *Amid the Clouds* ("Tre le nuvole") sui rifugiati iraniani appartenenti a comunità nomadi che viaggiano costantemente sulla base dei cambiamenti stagionali e delle necessità della pastorizia. Usando le questioni ambientali come pretesto, il governo iraniano aveva cercato di rendere queste comunità stanziali ma hanno trovato altri modi per muoversi, per lasciare il Paese e attraversare illegalmente i confini attraverso le montagne e i fiumi. Un modo nuovo di essere nomadi. Per dieci anni abbiamo messo in scena quella pièce: intanto la realtà del mondo cambiava ma la situazione degli immigrati rimaneva la stessa o peggiorava, e ogni volta lo spettacolo era diverso anche se il testo restava lo stesso».

Come cittadino iraniano che lavora sia in patria sia all'estero, lei stesso è «in transito». Un tema conflittuale come l'immigrazione è per lei difficile da rappresentare?

«Quando faccio il mio mestiere in Iran sono uno che tradisce il suo Paese perché lavora con gli europei. Invece qui sono visto come l'"arabo" che lavora in Europa. È quello che succede con Albert Camus: un francese nato in Algeria non è né francese né algerino, è tra due mondi. Ma in un

certo senso è un privilegio poter sperimentare mondi diversi. Quando vivi in transito, sei totalmente insicuro, perché non hai un terreno solido su cui poggiare i piedi, ma hai la chance di pensare alle guerre da lati diversi e secondo identità diverse. Dopo la Seconda guerra mondiale, l'Europa si è presentata come un baluardo dei diritti umani, nella convinzione che la guerra più tragica della storia non debba ripetersi, almeno in Europa. Ma quando sei in Iran e guardi i notiziari, vedi il doppio standard — non solo da parte dell'Ungheria o della Polonia ma anche dei Paesi scandinavi o del Regno Unito — nel modo in cui gli immigrati ucraini vengono trattati rispetto a siriani, afgani e iraniani e ti chiedi se stiamo parlando di diritti umani oppure di cittadini di prima o di seconda serie».

Il Medio Oriente soffre della mancanza di democrazia?

«Sì, ma l'Europa soffre di ipocrisia. Io sono nato nel 1978 e la guerra Iran-Iraq finì nel 1989: ho trascorso tutta l'infanzia in guerra. Come iraniano dovrei chiedermi perché quella guerra durò 8 anni e nessuno cercò di fermarla, ma solo di alimentarla. Tutti i governanti occidentali posavano per fotografie in cui stringevano la mano a Saddam Hussein, poi il leader iracheno è diventato improvvisamente cattivo quando non uccideva più i nemici iraniani ma ha attaccato altri Paesi alleati degli Stati Uniti e dell'Occidente. La guerra con il Kuwait finì in un mese e il mondo varò sanzioni contro l'Iraq. È questo il doppio standard che gli iraniani hanno sperimentato. D'altro canto penso che questo non sia il momento di parlare della storia. Non voglio che si legga ciò che dico come invito a non aiutare gli ucraini. Putin è un dittatore: il governo russo sbaglia completamente e dovremmo fare del nostro meglio per aiutare gli ucraini».

La storia viene sperimentata e ricordata diversamente in Paesi diversi. I regimi alleati di Putin possono fare leva su questo passato per diffondere la loro propaganda ora, in questa guerra?

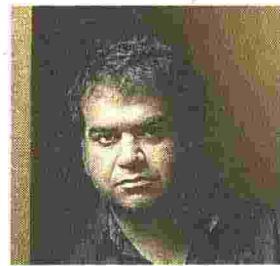
«Puoi sempre narrare le storie in modo diverso, dipende da dove inizi il tuo racconto. In Iran ho realizzato diverse produzioni teatrali sul tema della violenza domestica e, quando leggevo le dichiarazioni dell'aggressore che era spesso un uomo, c'era sempre una scusa per la violenza: "Mi ha tradito", "Non mi rispettava"... Il modo in cui racconti una storia è cruciale. Ora, in Ucraina, vediamo nei media le immagini delle vittime di questo conflitto. Ma durante la guerra Iran-Iraq non si vedevano foto di civili iraniani, solo di soldati e ufficiali, anche se un milione di persone furono uccise, per la maggior parte civili, e dal lato iracheno fu lo stesso. Ma la narrazione dei media era diversa. È per questo che mi chiedo sempre se dobbiamo chiamare il passato "passato" o piuttosto "storia", perché la storia è fatta dalle storie individuali, co-

me la mia infanzia e la guerra Iran-Iraq per come l'ho letta. E ogni storia individuale rientra nella storia collettiva, che è totalmente diversa dalla storia narrata dall'altra parte. Per questo dico che è un privilegio vivere da entrambe le parti».

Qual è la funzione del suo teatro?

«Quello che ho imparato nel teatro è che devi porre le domande più che trovare la risposta. Che cos'è il teatro politico? Non è accusare una persona o l'altra, un politico o l'altro, ma mettere in discussione il sistema, l'intero sistema delle nostre società, inclusi i media, il governo, la burocrazia. Quando leggi Anna Seghers, scopri che la burocrazia dei visti è la stessa, lo stesso sistema primitivo e kafkiano di riempire moduli, rispondere a stupide domande: "Hai intenzione di restare in Europa?". "No". "Hai partecipato a un attacco terroristico?". "No". Allo stesso modo Marsiglia nel 1943 fermò gli emigranti ebrei che volevano salire sulle navi. Quando leggo Anna Seghers mi chiedo: diciamo di avere appreso una lezione durante la Seconda guerra mondiale, ma dov'è quella lezione adesso?».

i



Il personaggio

Amir Reza Koohestani (Shiraz, Iran, 1978; qui sopra) è uno dei maggiori registi di teatro iraniani della sua generazione.

Conclusi gli studi a Manchester dove è protagonista di un movimento di rinascita del teatro locale. Dopo una breve esperienza come attore, si dedica alla scrittura di testi, tra cui *The Murmuring Tales* (2000). Nel 2001 fonda il Mehr Theatre Group: con il primo spettacolo, *Dance on Glasses*, riceve il premio della critica internazionale. Nel 2012 il film *Modest Reception*, con scenografia di Koohestani e Mani Haghighi, vince il Netpac Award alla Berlinale.

L'appuntamento

In Transit (regia di Amir Reza Koohestani, produzione Comédie de Genève; in alto una scena dello spettacolo), adattato liberamente dal romanzo *Transito* di Anna Seghers, va in scena il 26 e il 27 marzo (sabato 26 ore 19.30, domenica 27 ore 16) alla Triennale Milano Teatro in viale Alemagna 6. Durata 80'.

Spettacolo multilingue con sovratitoli in italiano e inglese



Exils piégés

Pour «**En Transit**», le récit de l'écrivaine communiste Anna Seghers sur des exilés piégés par l'étau nazi dialogue avec la rétention provisoire de l'artiste iranien **Amir Reza Koohestani**. Vertigineux.

Bertrand Tappolet

Au cœur d'une zone aéroportuaire sous l'œil de caméras, les destinées en exil sont contraintes et empêchées pour une pièce créée cette année à la Comédie de Genève, *En Transit* que signe le dramaturge et metteur en scène iranien **Amir Reza Koohestani**. Son visa expiré et étant resté trop longtemps dans l'espace Schengen, l'artiste fut placé en garde à vue en 2018 à l'aéroport de Munich avant d'être renvoyé en Iran. «La zone de transit est souvent un no man's land ou entre-deux-mondes. D'où le désir de faire se chevaucher deux époques. Mais aussi des nationalités et langues distinctes, farsi, français, anglais et portugais. Cela participe du fait qu'il ne peut y avoir de réalités et existences concrètes au cœur de cet espace de transit qui est comme une manière de marcher dans les airs», relève en entretien l'homme de théâtre témoignant de sa volonté de tendre vers l'atemporel.

L'impression qui se dégage de la pièce est celle de personnages sur le point de devenir des spectres prisonniers entre la vie et la mort, le passé et présent comme dans l'adaptation pour le cinéma de *Transit* par le réalisateur allemand Christian Petzold. Ceci est suggéré au plateau par une séquence filmée et projetée live. Elle nous plonge dans un univers asilaire et carcéral rappelant l'esthétique de films de revenants tel *Paranormal Activity*. La comédienne Agathe Lecomte y évolue à la manière d'un personnage encamisolé vivant au cœur d'un vécu aliénant et solitaire. Confrontée à un système absurde et arbitraire qui ne délivre les visas qu'au compte-gouttes, la raison ne peut alors que s'égarer.

Mise en abîme

L'histoire est jouée par une distribution féminine comme pour la mise en scène en Iran par **Amir Reza Koohestani** d'*En attendant Godot*, pièce par excellence sur le fait d'être piégé dans une attente impossible et déceptive. Sur scène, on découvre une actrice – alter ego de Amir – lisant *Transit* d'Anna Seghers pour en réaliser une adaptation scénique. Cette auteure antifasciste est cofondatrice de l'Union des écrivains prolétaires-révolutionnaires (1929). Elle n'a guère son pareil pour refigurer, dans un style poétique, des réalités politiques déshumanisantes tout en leur conservant



Une machine administrative absurde.

MAGALI DOUGADOS

leur part de véracité tragique. Son roman suit des exilés coincés à Marseille en 1940. Ainsi des anciens combattants de la guerre d'Espagne, des déserteurs, juifs, écrivains, artistes et opposants allemands au nazisme, dont certains se sont réfugiés en France dès 1933.

D'où une construction mettant en lumière les conditions kafkaïennes faites aux réfugiés à Marseille alors encore en zone libre sous menace d'occupation allemande. Ces conditions ressemblent étrangement à celles en vigueur de nos jours. Sous l'œil de caméras au plateau, l'interrogatoire en 2018 par un fonctionnaire de police ouvre sur un rapport de forces déséquilibrées. L'utilisation d'un crayon, jugé comme une arme létale en puissance, est interdite à l'artiste iranien auquel on prête un stylo estimé moins dangereux.

Rétention

Ces jeux de miroirs entre plusieurs époques et expériences liées à l'exil rappellent de loin en loin la rétention administrative que subissent les personnes demandant l'asile à l'aéroport de Zurich. Lorsqu'un requérant y arrive, sa demande est traitée sur place, avant qu'il n'ait posé un pied sur le territoire suisse. Il peut rester bloqué en zone de transit durant soixante jours tout en ayant accès notamment à un conseil juridique. Pour l'épisode de 2018 d'*En Transit*, les personnages sont, outre Amir incarné par une actrice, une policière, une réfugiée et la seule protagoniste à se retrouver en 1940 et 2018 avec la même identité, une avocate benévole aidant les migrants. Tout un symbole. ■

En transit. Festival d'Avignon. Du 7 au 14 juillet. Rens.: festival-avignon.com



CULTURE & SAVOIRS

Voyage kafkaïen en zone de transit



THÉÂTRE Le metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani et sa troupe, le Mehr Theatre Group, interrogent la bureaucratie pour tous ceux qui sont hors de l'espace Schengen. Hier, au temps d'Anna Seghers, comme aujourd'hui.

Avignon (Vaucluse),
 envoyée spéciale.

Un jour qu'il devait se rendre à Santiago du Chili pour présenter une pièce de théâtre, le metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani est contraint de rester quelques jours dans la « salle d'attente » de l'aéroport de Munich, ayant dépassé de cinq jours la validité de son visa. Objectivement, il n'y est pour rien. Au nom de la loi qui régit la « libre » circulation dans l'espace européen, il est fautif. Les autorités allemandes le renverront à Téhéran, où il sera obligé de justifier de son expulsion auprès des autorités iraniennes.

En transit raconte cette histoire, celle d'une bureaucratie kafkaïenne où les règles se durcissent chaque jour et permettent d'expulser à tour de bras et au moindre prétexte tous les étrangers jugés indésirables sur le sol européen. Pendant son séjour forcé, Koohestani avait emporté le livre d'Anna Seghers, *Transit*, qui raconte les difficultés de l'écrivaine allemande communiste, qui avait fui le régime nazi et trouvé un temps refuge en France, pour obtenir un visa à Marseille afin de se rendre en Amérique du Sud.

Quatre-vingts ans séparent ces deux histoires. Et pourtant, leur similitude est glaçante. Même froid des fonctionnaires chargés de cette basse besogne, même parcours incompréhensible, inhumain pour obtenir le moindre renseignement, la moindre explication. Le constat est terrible. Tout réfugié, hier comme aujourd'hui, est d'abord considéré comme suspect.

Amir Reza Koohestani a tressé ces deux histoires dans un dispositif scénique épuré et efficace où les changements de temps et d'espace sont immédiatement identifiables par un jeu de lumière des plus subtils (la scénographie et les lumières sont d'Éric Soyer, sorte de magicien de la lumière, complice depuis la première heure de Joël Pommerat). Le metteur en scène a confié les différents rôles, féminins ou masculins, à quatre et merveilleuses actrices, Danae Dario, Agathe Lecomte, Khazar Masoumi et Mahin Sadri. Elles portent cette partition avec une retenue exemplaire, une mise à distance nécessaire pour éviter toute caricature. Leur présence, leur jeu, tout en douceur, tranchent avec la vio-

lence des situations. Elles parlent en farsi, anglais, français, portugais, passent d'une langue à l'autre sans accroc et ce tourbillon de sonorités linguistiques confère au spectacle une belle et étrange musicalité. Qui pense, fabrique ces lois qui visent à ôter toute humanité aux réfugiés ? Quel est ce monde qui érige des murs invisibles, infranchissables, renomme les camps de rétention en salles d'attente ? Tout ce système, cet appareillage bureaucratique aux frontières, participe de cette idéologie nauséabonde sur le grand remplacement, alimente la peur de l'autre, nourrit les pires des nationalismes. *En Transit* est un grain de sable dans cette mécanique impitoyable, bonne à déshumaniser les hommes.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 14 juillet, à 18 heures, gymnase du lycée Mistral.
 Du 8 novembre au 1^{er} décembre à l'Odéon, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne ;
 du 25 au 27 janvier 2023 au Maillon, Strasbourg ;
 du 7 au 10 mars au TNB, Rennes, et les 15 et 16 mars au CDN d'Orléans.

Des destins tragiques et des nœuds dans la gorge

S.G.T.

Cramponnée à son téléphone portable, une jeune femme affiche la froide indifférence de ces passagers des zones d'aéroport en transit, comme l'annonce le titre de la pièce. Si l'on quitte l'Iran dans cette création dont les actrices passent d'une langue à l'autre et d'une identité à l'autre avec une troublante assurance, l'Iranien Amir Reza Koohestani aura une fois de plus signé une création à l'écriture dramatique intelligente et subtile. Les parois vitrées amovibles deviennent peu à peu aussi oppressantes que les barreaux des prisons.

Dans cette pièce jouée par quatre actrices, les histoires et les époques s'enchevêtrent. Les genres aussi, sans provocation aucune. La mésaventure d'Amir Reza Koohestani lui-même, retenu dans une cellule qui ne dit pas son nom, suite à une erreur de passeport, entre en collision avec les personnages du roman d'Anna Seghers quasi homonyme de la pièce (*Transit*), qui se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale.

C'est beau, simple et complexe

Tout s'imbrique de manière vertigineuse, comme dans une salle des miroirs où seule une avocate transfuge aidant les uns et les autres,

dans les langues les plus diverses, semble tirer son épingle du jeu. On s'y perdrait. Et pourtant, tout est évident. Le spectateur suit les destins tragiques, la gorge nouée, impuissant devant l'implacable administration. C'est beau, simple et complexe. Comme une tragédie contemporaine.

En transit, à 18h au gymnase du lycée Mistral, 20 boulevard Raspail, jusqu'au 14 juillet. Durée : 1h20.
Résa : 04. 90. 14. 14. 14.



En transit, une tragédie contemporaine.
Photo Magali DOUGADOS

Koohestani, plus qu'un ambassadeur

Il n'aime pas être décrit comme l'ambassadeur du théâtre contemporain iranien, même s'il l'est de facto : Amir Reza Koohestani, pour la troisième fois au Festival d'Avignon, espère que d'autres dramaturges de son pays soient mis en lumière. Moins médiatisé et bien moins connu que le cinéma iranien, le théâtre contemporain dans la République islamique est foisonnant, même s'il doit « faire avec » la censure gouvernementale, assure le dramaturge et metteur en scène de 44 ans.

« Je ne suis pas surpris que le public européen soit moins familier avec le théâtre. Le cinéma iranien a plus de possibilités de financement, est beaucoup plus populaire », affirme Amir Reza Koohestani, qui présente sa nouvelle pièce « En Transit » dans la Cité des papes.

« Il faut beaucoup de fonds, et en Iran, nous n'avons pas de subventions. Ça dépend si le thème de la production répond aux critères des autorités ou pas », ajoute-t-il. Né à Chiraz en 1978 dans le sud-ouest de l'Iran, d'abord tenté par le cinéma, Koohestani a écrit sa première pièce à 21 ans, avant de devenir l'un des pionniers du renouveau du théâtre iranien.

Il acquiert une notoriété à l'international avec « Dancing on Glasses », inspirée d'une blessure personnelle mais aussi de la quête de femmes iraniennes de s'affranchir. À Avignon, il avait présenté « Hearing » (2016), où il passe par la métaphore d'un pensionnat de jeunes filles pour décrire la peur et

l'oppression dans son pays et « Summerless » (2018), où il critique la mercantilisation du système éducatif en Iran. « Je suis devenu une sorte d'ambassadeur du théâtre iranien. Mais il y a beaucoup d'autres styles et de nombreux metteurs en scène très intéressants qui vivent en Iran ».



Amir Reza Koohestani.

EN TRANSIT

Amir Reza Koohestani dénonce le sort des migrants d'hier et d'aujourd'hui.



S'agissant d'un territoire où il est déconseillé à l'être humain de séjourner, la définition d'un « no man's land » prend tout son sens dès qu'on se confronte à la traversée d'une frontière. En 2018, le metteur en scène iranien, Amir Reza Koohestani, s'apprêtait à se rendre au Chili pour suivre la tournée d'un de ses spectacles. Au prétexte que sa présence dans la zone Schengen dépassait de cinq jours le temps de séjour autorisé par son visa, il est retenu à l'aéroport de Munich par la police des frontières, est placé en garde à vue avant d'être renvoyé sans autre forme de procès vers son pays.

« Pour moi, cette expérience a été une sorte d'expérimentation *in vitro*, confie Amir Reza Koohestani, comme lorsque l'on se retrouve dans le train fantôme d'un parc d'attraction ; on se fait peur pendant une minute, on s'imagine ce qu'est l'horreur d'une telle situation tout en sachant très bien que le bout du tunnel n'est pas loin. » Lui savait n'avoir rien à perdre à être renvoyé vers Téhéran. « À l'arrivée, j'allais dormir dans mon lit et trouver un frigo plein. Mais j'étais à côté de gens qui, s'ils étaient renvoyés chez eux, perdaient tout, et risquaient même parfois leur vie. En anglais, pour désigner ces migrants extradés, on dit "deported", comme on nommait les populations envoyées en 1940 dans les camps de la mort. Ce que j'ai pu percevoir là-bas, dans cette salle d'attente où je n'ai été gardé que quelques heures, c'est un système assez effrayant qui sait parfaitement ne pas être surveillé, et qui utilise en toute conscience le mot déportation pour parler du sort des gens qu'il refoule à la frontière. »

Peu de temps après avoir vécu cette épreuve, le théâtre de Hambourg contacte l'artiste pour lui proposer d'adapter pour la scène, *Transit* de Anna Seghers. Un roman où l'autrice chronique les difficultés rencontrées en 1940 par des candidats à l'exil réfugiés à Marseille. La réunion d'une humanité n'ayant plus d'autre choix que de fuir la France occupée pour échapper à la guerre et aux lois scélérates promulguées par le régime de Vichy. Entre les bureaux du Vieux-Port et les terrasses des cafés de la Cannebière, on suit le parcours semé d'embûches de leurs démarches

pour obtenir un visa et cocher toutes les cases requises dans le maquis des règles imposées par l'administration. « J'ai passé ma vie à aller dans les ambassades, à discuter avec des agents territoriaux, à fournir les preuves de ma bonne volonté, à recevoir des visas, à engager des démarches pour pouvoir me déplacer », précise Amir Reza Koohestani. Travaillant à l'adaptation du texte d'Anna Seghers, le metteur en scène se rend compte que les protagonistes auxquels elle s'attache sont victimes des mêmes questions inquisitoires et humiliantes que celles qu'il venait de subir à Munich. « Je découvre des personnages soumis exactement aux mêmes procédures, ils doivent se justifier, montrer patte blanche, obtenir l'accord de telle ou telle personne, de tel ou tel service pour pouvoir se déplacer et éviter la mort. » Et le metteur en scène de conclure, « En 1940, c'était des Occidentaux, des Européens qui se lançaient dans ces démarches ; des Polonais, des Allemands, des Français qui voulaient trouver un refuge en Iran ou en Amérique du Sud. A l'époque, les gens fuyaient l'Europe, aujourd'hui c'est l'inverse, les migrants tentent de s'y réfugier. »

Pour *En transit*, Amir Reza Koohestani décide de réunir le témoignage de sa mésaventure et l'histoire chorale d'Anna Seghers dans une même temporalité. Dans ce fil à fil se nouent les intrigues d'une seule et même histoire qui reste inchangée entre hier et aujourd'hui. Sachant qu'il n'a pas de légitimité à s'ériger en représentant des émigrés contemporains, c'est d'abord en poète qu'il tisse ces récits pour partager avec nous des sensations intimes et nous faire toucher du doigt la panique intérieure liée au fait d'être pris entre les mâchoires d'un piège inextricable.

Côté scénographie, il inscrit son spectacle dans une « salle d'attente » pareille à celle où il avait été retenu. Manière pour lui de rendre compte des errances de la pensée induites par ce type d'endroit, il sature les parois de son décor de projections vidéo en filmant le local avec plusieurs caméras pour produire des effets dignes d'un kaléidoscope. Un chaos d'images propice à nous faire



basculer dans un espace mental où les perspectives d'avenir sont en permanences brouillées. Revendiquant la volonté de mettre la réalité à distance pour mieux l'approcher par la théâtralité d'une fiction, Amir Reza Koohestani ne peut envisager de créer un spectacle dans lequel il aurait à jouer son propre rôle. D'où l'idée de demander à son actrice fétiche, l'Irannienne Mahin Sadri de l'incarner sur le plateau. Les autres personnages tirés du roman d'Anna Seghers étant tous masculins, il devient naturel qu'ils soient aussi interprétés par des femmes... Les actrices : Danae Dario, Agathe Lecomte et Khazar Masoumi. Le fait d'avoir réuni une troupe internationale permet alors d'exprimer la diversité des nationalités qui se croisent dans les zones de rétentions par un melting-pot de langues où le français et l'anglais s'accordent au farsi et au portugais.

L'invention magique de cette mécanique temporelle qui fusionne les époques permet à Amir Reza Koohestani d'ausculter les zones d'ombres de ces no man's lands où les pratiques restent dramatiquement inchangées. Misant sur le sentiment d'irréalité induit par le vécu de telles situations, il nous entraîne dans la cruelle poésie d'un voyage intérieur halluciné où la représentation du cauchemar kafkaïen se libère de la pure dénonciation politique pour tutoyer l'universel. / PATRICK SOURD

d'après le roman Transit de Anna Seghers / mise en scène Amir Reza Koohestani avec Danae Dario, Agathe Lecomte, Khazar Masoumi, Mahin Sadri à voir au Festival d'Avignon, spectacle multilingue surtitré en français et en anglais.

LE
PROGRAMME
.CHAGENDA
CULTUREL[ACCÉDER AU SITE DE VAUD](#)[L'ACTU DES SPECTACLES](#)[ANNONCER UN ÉVÈNEMENT](#)[EDITO & CONTACT](#)■ [Musique](#)■ [Théâtre](#)■ [Danse](#)■ [Autres](#)■ [Enfants](#)

Rechercher

[Accueil](#) / [L'actu des spectacles](#) / Humanité en transit

Humanité en transit

Amir Reza
Koohestani

Publié le 23.02.2022

Au cœur d'une zone aéroportuaire, les vies sont contraintes et empêchées pour *En Transit* que signe comme dramaturge et metteur en scène l'Iranien Amir Reza Koohestani, à La Comédie, du 23 février au 7 mars - on on rappelle parmi ses spectacles emblématiques: *Timeloss*, *Hearing*, *Summerless*. Cette création est une forme de mise en abyme du réel, de jeux de miroirs et de renvois entre plusieurs époques et expériences liées à l'exil et à la rétention administrative que subissent quotidiennement les personnes demandant l'asile.

Sous l'œil de caméras, une actrice figure le double du dramaturge et metteur en scène placé en garde à vue en 2018 à l'aéroport de Munich. Ceci en raison de son visa expiré, avant d'être renvoyé en Iran. Au fil de sa rétention, la femme lit *Transit* signé

par l'écrivaine allemande, juive et communiste Anna Seghers, qui évoque les exilé.es de second conflit mondial, dans le dessein de sa transposition au plateau. Interprété par un casting exclusivement féminin comme la mise en scène de sa pièce fétiche sur l'attente, *En attendant Godot*, dans son pays natal sous pandémie.

À la croisée de l'intime et de l'Histoire, le récit scénique d'*En Transit* en poupées gigognes est aussi une manière inspirée d'interroger les totalitarismes d'hier et d'aujourd'hui. Rencontre.

FILTRES

Rechercher par mots

Toutes les dates

Rechercher

[PRÉSENTATION DE
L'ÉVÈNEMENT ET INFOS
PRATIQUES](#)[En transit |
Amir Reza
Koohestani](#)

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le roman d'Anna Seghers, *Transit*, vertigineuse immersion dans l'esprit des réfugié.es et exilé.es?

Amir Reza Koohestani: Ces dernières années, je travaille souvent en Allemagne au sein de différents Théâtres à Berlin, Munich, Freiburg... Le Staatheater de Hambourg m'a proposé d'adapter pour la scène le livre d'Anna Seghers, que j'ai découvert dans sa version anglaise. Ceci alors que mes productions tournent depuis plus de 20 ans en Europe.

Parallèlement, il y eut l'incident que j'ai connu à l'aéroport de Munich autour de mon soi-disant «visa contesté». Je fus ainsi détenu en quelque sorte dans une zone de transit de ce non-lieu. D'où cette étrange coïncidence entre ma lecture alors en cours de *Transit* d'Anna Seghers et ma

rétention au cœur de la zone aéroportuaire de transit, proche des cas de personnes réellement déportées - «deported cases» ou cas déportés ou d'expulsion, dans le langage administratif de l'immigration. *Certaines expulsions ou renvois dans un pays tiers ou dit «d'origine» ont lieu avant toute audition devant un juge pour des personnes demandant l'asile, ndr.*

quand elle rêve,
elle se voit comme
le petit mollusque
ou comme
la coquille? //

dès le 15.03.22

POCHE / GVE

Théâtre / Vieille-Ville
+41 22 310 37 59
poche---gve.ch



En Transit, du 23 février au 6 mars ©
Magali Dougados

En Transit, du 23 février au 6 mars ©
Magali Dougados

Mais encore...

Anna Seghers dépeint, au début des années 40, la survie et les tourments d'immigrants réellement bloqués à

Marseille, pris en étau entre la mer et les troupes allemandes, sans guère d'issue. Si Marseille est alors située en zone libre, les fugitifs redoutent l'imminence d'une occupation totale de la France. Au port, les réfugiés qui pensaient avoir trouvés refuge en France sont dans l'attente d'un visa pour partir en direction du Mexique ou de l'Amérique. Dans ce microcosme, on croise des ex-combattants de la guerre d'Espagne, des déserteurs, juifs, écrivains, artistes et opposants allemands au nazisme, dont certains se sont réfugiés en France dès 1933. L'ensemble de la cité phocéenne figure une sorte de zone de transit, une aire d'attente massive.

Qu'est-ce qui vous touche dans cette histoire?

Le fait que l'auteure se serve de Marseille comme d'une métaphore désignant un entre-deux mondes. Où les êtres ne peuvent avoir véritablement un statut reconnu, ni une véritable identité. Cette dernière fait l'objet d'une inlassable quête. C'est une forme de paranoïa, un état schizophrénique entre ce qui n'est plus la terre natale mais nullement une nouvelle terre promise. Par de nombreuses dimensions et passerelles, elle ramène à la situation actuelle des personnes réfugiées en Europe notamment.

Quant à votre séjour contraint à l'aéroport de Munich?

J'étais naturellement dans une situation bien plus privilégiée, pouvant appeler manager, avocat et instances théâtrales afin de trouver une solution à cet imbroglio administratif. Or je me trouvais dans les environs immédiats d'immigrants qui

ne disposaient d'aucune assistance juridique ou humanitaire. Pris, ils se trouvaient en état de choc. Comme des sortes de robots déglingués face à un cul-de-sac existentiel. Ces personnes avaient brutalement perdu tout ce qui faisait leur identité: le genre, la nationalité et le profil professionnel. Le plus étrange est que je venais de réaliser trois productions données au Münchner Kammerspiele (*le théâtre bavarois à Munich fondé en 1911 par*

Erich Ziegel, ndr) à propos de la situation des immigrants en Allemagne



En Transit, du 23 février au 6 mars © Magali Dougados

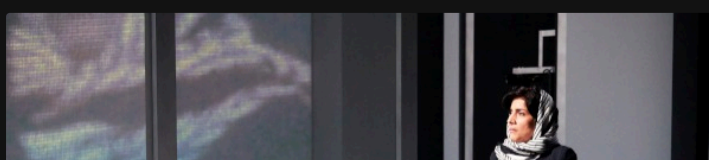
Qu'en avez-vous retiré comme metteur en scène?

Je me suis interrogé sur le public auquel je m'adressais par mon travail théâtral, tant les immigrants et les spectateurs d'un théâtre vivent dans des bulles radicalement dissociées. A mes yeux, le public théâtral partage peu ou prou une opinion commune sur ce qui devrait être fait en termes de droits humains.

Mais cela ne change fondamentalement rien aux conditions des immigrants et aux cas d'expulsion en zone aéroportuaire. Ce fut ma principale motivation en adaptant le roman de Seghers aux temps d'aujourd'hui.

Comment cela se présente-t-il au plateau?

Pour le résumer simplement, il s'agit d'une forme de lecture du roman *Transit* d'Anna Seghers dans une aire de transit comprenant de multiples caméras. Ceci afin de garder une trace de ce qui est réel ou non entre votre propre identité et celle que la société projette sur vous. C'est ma deuxième collaboration depuis 2018 avec La Comédie de Genève sous la nouvelle codirection assurée par Natacha Koutchoumoff et Denis Maillefer - *Amir Reza Koohestani a imaginé Miss Julie, brève pièce en français inspirée de Mademoiselle Julie d'August Strindberg, ndr.*





En Transit © Magali Dougados

Avez-vous eu connaissance du réfugié iranien Mehran Karimi Nasser, qui a inspiré *Le*

Terminal, une comédie dramatique signée Steven Spielberg?

Oui, mais sur la base notamment d'un reportage réalisé sur ce réfugié iranien prisonnier d'un no man's land. Il a vécu dans le terminal 1 de l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle pendant 18 ans, entre 1988 et 2006. Venu d'Angleterre, dont il s'est fait expulser, l'homme s'est retrouvé coincé à Roissy après le vol de son sac contenant ses papiers dans le RER. L'Iran du Shah lui a retiré son passeport iranien et l'Angleterre lui a refusé la citoyenneté britannique.

A mon sens, la situation des immigrants durant la Seconde Guerre Mondiale est assez similaire. A l'époque il s'agissait notamment de juifs, d'opposants au nazisme traqués sur sol européen. Et en attente d'une fuite vers des conditions de vie moins létales et impossibles. Ces personnes furent confrontées à une machine administrative absurde et à l'exploitation de passeurs.

Pour incarner votre rôle à l'aéroport de Munich, il y a Mahin Sadri, une comédienne avec laquelle vous collaborez depuis si longtemps au sein de votre Mehr Theatre Group.

Elle est une actrice éminemment instinctive travaillant essentiellement dans mes productions. A la découvrir en scène, vous oubliez souvent qu'elle joue, comme s'il s'agissait d'une situation bien réel tout en vous faisant sentir que vous êtes bien au Théâtre. J'en suis admiratif. Dramaturge multiprimée, Mahin Sadri est capable de créer une forme d'illusion, notamment grâce à son art accompli dans le jeu avec les accessoires, notamment le téléphone.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

En Transit

d'Amir Reza Koohestani

Avec Danae Dario, Agathe Lecomte,
Khazar Masoumi, Mahin Sari

Du 23 février au 7 mars 2022 à La
Comédie de Genève

Informations, réservations:

<https://www.comedie.ch/fr/programme/spectacles/amir-reza-koohestani-en-transit>

L'ACTU DES SPECTACLES

[Consulter tous les articles](#)

Publié le
01.01.1970

Songeries baroques, tragiques et vibratoires

«Il existe cet effet de miroir développé par les danseurs. Ils sont à la fois ombres, reflets et expressions de la pensée des personnages du drame.» Angelin Perljocaj. Atys, du 27 février au 10 mars au Grand Théâtre



Publié le 01.01.1970

«Il existe cet effet de miroir développé par les danseurs. Ils sont à la fois ombres, reflets et expressions de la pensée des personnages du drame.» Angelin Perljocaj. Atys, du 27 février au 10 mars au Grand Théâtre

Publié le
01.01.1970

Humanité en transit

«Il s'agit d'une forme de lecture du roman Transit d'Anna Seghers dans une aire de transit comprenant de multiples caméras». Amir Reza Koohestani. En Transit, du 23 février au 7 mars



En transit, texte Amir Reza Koohestani, Keyvan Sarreshteh, librement adapté du roman Transit d'Anna Seghers, adaptation Amir Reza Koohestani, Massoumeh Lahidji, Keyvan Sarreshteh, traduction Massoumeh Lahidji, mise en scène Amir Reza Koohestani. Avignon In.



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage

En transit, texte **Amir Reza Koohestani, Keyvan Sarreshteh**, librement adapté du roman *Transit* d'**Anna Seghers**, adaptation **Amir Reza Koohestani, Massoumeh Lahidji, Keyvan Sarreshteh**, traduction **Massoumeh Lahidji**, mise en scène **Amir Reza Koohestani**, scénographie, lumière **Éric Soyer**, vidéo **Phillip Hohenwarter**, musique **Benjamin Vicq**, costumes **Marie Artamonoff**. Avec **Danae Dario, Agathe Lecomte, Khazar Masoumi, Mahin Sadri**.

Amir Reza Koohestani est né en 1978 à Shiraz, en Iran. Sa passion précoce pour le cinéma et l'écriture – articles, nouvelles, scénarios – l'a conduit à mettre en scène sa première pièce à l'âge de 21 ans. Depuis, il parcourt les scènes du monde avec sa troupe, le Mehr Theatre Group.

D'adaptations en créations, le metteur en scène a su imposer son style, celui du renouveau, à la fois poétique et critique, qui rompt avec le naturalisme de la tradition théâtrale iranienne.

Figure majeure de la littérature allemande contemporaine, Anna Seghers (1900-1983) rallie le parti communiste avant de cofonder l'Union des écrivains prolétaires révolutionnaires en 1929. Auteure d'une œuvre engagée et résistante au fascisme, elle voit ses livres interdits et

brûlés pendant la seconde guerre mondiale. En 1975, elle reçoit le Prix de la Culture du Conseil mondial de la Paix.

En 2018, Amir Reza Koohestani s'apprête à rejoindre le Chili quand, lors d'une escale à Munich, il est transféré par la police des frontières vers la zone de transit de l'aéroport, la « salle d'attente ».

Le metteur en scène est interpellé, suite à la délivrance inexplicable de deux visas de séjour différents. Le reproche de la police des frontières qui le concerne consiste en ce qu'il est resté cinq jours de trop dans la zone Schengen. Après une longue attente, il est renvoyé en Iran.

Dans cette salle d'attente, celui qui lit le roman *Transit* d'Anna Seghers se retrouve côte à côte avec des personnes vivant la même situation kafkaïenne que les protagonistes de ce drame politique qu'il est en train de lire : l'histoire de milliers de personnes cherchant un moyen de fuir l'Europe nazie et se perdant dans le système anonyme et désincarné qui délivre des visas.

Déserteurs, juifs, écrivains, artistes et opposants allemands au nazisme, pourchassés par la Wehrmacht, sont acculés à Marseille, en attente d'un hypothétique embarquement vers la liberté.

Un embarquement – un espoir – sans cesse ajourné par les déboires administratifs confinant à l'absurde. Il ne suffit pas d'obtenir un visa pour un pays d'accueil, il faut aussi un visa de transit pour les pays traversés, visa qui arrive trop tard, alors que celui du pays d'accueil a déjà expiré.

En lisant le roman d'Anna Seghers, Amir Reza Koohestani reconnaît, palpable, la douleur ressentie dans cette zone de transit. De cette coïncidence entre son expérience et la matière du roman, il crée un spectacle. Soit une histoire qui alterne entre deux temporalités, à travers laquelle un personnage – metteur en scène iranien – se voit parqué en 2018 dans la salle dite « d'attente » d'un aéroport européen alors que surgissent en même temps d'autres présences en transit, celles du roman d'Anna Seghers qui, en 1940, attendent, elles, d'embarquer vers ailleurs pour survivre.

« Ce que j'ai pu percevoir là-bas, dans cette salle d'attente où je n'ai été gardé que quelques heures, c'est un système assez effrayant qui sait parfaitement ne pas être surveillé, et qui utilise en toute conscience le mot de déportation pour parler du sort des gens qu'il refoule à la frontière. »

Aller dans les ambassades, discuter avec des agents territoriaux, fournir des preuves de bonne volonté, recevoir des visas, engager des démarches pour pouvoir se déplacer – tel est le destin de ce voyageur iranien. Se soumettre à des procédures, devoir se justifier, montrer patte blanche, obtenir l'accord de telle ou telle personne, de tel ou tel service, pour se déplacer et éviter la mort.

C'est cet univers froid et bureaucratique – l'absence d'écoute – que donne à voir *En transit*.

En 1940, c'étaient des Occidentaux, des Européens qui faisaient ces démarches – Polonais, Allemands, Français qui voulaient se réfugier en Iran ou en Amérique du Sud. Les gens

fuyaient l'Europe, précise encore le metteur en scène, mais aujourd'hui les migrants fuient vers l'Europe.

En transit se déroule dans un lieu de convergence, une zone de transit, un non-lieu, un purgatoire. Entre les deux temporalités, la même histoire se passe : une avocate tente simultanément de venir en aide à des réfugiés dans un aéroport en 2018 et à ceux bloqués dans un port en 1940.

L'exemple de la femme aux deux chiens qui doit obtenir une attestation de bonne conduite pour pouvoir émigrer aux Etats-Unis est significatif : elle l'obtient d'un couple d'Américains à qui elle promet en échange de s'occuper de leurs deux chiens et de les ramener en Amérique. Or, les deux chiens deviennent un obstacle pour embarquer, tout en étant la condition pour obtenir le visa.

Soit l'épreuve d'un absurde absolu. Un univers froid, un spectacle grave aux langues diverses – français, anglais, farsi, portugais -, avec quatre comédiennes pour jouer hommes et femmes.

Une observation attentive et lucide des ratés des sauvegardes humanistes, jetées et mises à bas.

Festival Avignon IN – Les 7, 8, 10, 11, 12, 13 et 14 juillet 2022 à 18h au ***Gymnase du Lycée Mistral***. Du 5 novembre au 1er décembre 2022 à l'***Odéon-Théâtre de l'Europe*** (Berthier), ***Festival d'Automne à Paris***.

Auteur: Véronique Hotte

Source : <https://hottellotheatre.wordpress.com/2022/07/12/en-transit-texte-amir-reza-koohestani-keyvan-sarreshteh-librement-adapte-du-roman-transit-danna-seghers-adaptation-amir-reza-koohestani-massoumeh-lahidji-keyvan-sarreshteh-traduction-massoume/>

13 juillet 2022

En transit, Amir Reza Koohestani chez Kafka



En transit est une histoire vraie. En 2018 [Amir Reza Koohestani](#) se retrouve au pays d'Ubu Roi coincé lors d'une escale à Munich. En 2022, cela devient une pièce très bien menée qui rappelle que l'exil est toujours aux portes.

Dans ses précédentes oeuvres, [Hearing](#) et [Summerless](#), le metteur en scène nous racontait, en filigrane, la censure qui pèse sur la création dans son pays. Sur la forme, *En transit* est dans la même veine, celle d'un fait divers qui devient universel et où la vidéo permet de faire des focus sur des visages ou des détails.

« Il faut bien continuer à fuir quand on est réfugié »

Elles sont quatre (Danae Dario, Agathe Lecomte, Khazar Massoumi, Mahin Sadri). Elles parlent anglais, farsi, français. Elles jouent autant les hommes que les femmes. La pièce est un deux en un. *En transit* puise dans le roman *Transit* d'Anna Seghers. L'oeuvre littéraire raconte un départ vers le Brésil rocambolesque en 1943 à Marseille sous fond d'antisémitisme et de collaboration.

Dans l'élégant décor tout rectangulaire et gris clinique, la folie administrative se met en route avec sa cohorte de formules valises : « c'est le règlement ». Elle peut rendre fou cette formule : « c'est le règlement ». Ces mots qui bloquent des réfugiés aux frontières. Le metteur en scène n'a rien d'un réfugié et toute la pièce montre comment, pour une erreur administrative,

13 juillet 2022

une maladresse, il se retrouve dans la peau d'un homme voulant fuir la guerre ou un régime hostile.

De plus, la pièce avance, aidée par des panneaux coulissants qui font référence aux portes infranchissables des aéroports quand un papier manque. Dans sa direction d'actrices, Amir Reza Koohestani nous installe dans ces attentes interminables et pleines d'angoisse. Il s'amuse à leur faire parler cet anglais bancal, devenu le dénominateur commun du langage et de la communication.

Les allers-retours entre les deux fictions, celle du livre et celle de la pièce, s'articulent très bien au point de se confondre pour ajouter de l'absurde à l'absurde à cette situation qui n'a ni queue ni tête.

Auteure : Amélie Blaustein

Source : <https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/en-transit-amir-reza-koohestani-chez-kafka/>

14 juillet 2022

Lost in administration



Lost in administration

Amir Reza Koohestani propose une lecture terrifiante et personnelle du roman « Transit » d'Anna Seghers. Palais des glaces kafkaïen, à l'inexorable administration, « En transit » brouille nos repères pour suggérer un parallèle entre l'exil empêché de victimes du nazisme et les migrations actuelles.

2018 : en raison d'une absurde bévue administrative, Amir Reza Koohestani se retrouve confiné par la police des frontières dans la zone de transit de l'aéroport de Munich. Rançonné par les autorités, il est ensuite renvoyé en Iran. Quand le théâtre de Hambourg lui demande d'adapter le roman d'Anna Seghers qui suit les trajectoires d'exilés coincés en 1943 dans la rade de Marseille, le parallèle des situations lui suggère une piste de création.

On pourrait craindre une analogie simpliste, voire choquante. Qu'on se rassure. La pièce n'assimile pas la situation de victimes du nazisme à celle d'un intellectuel aisé qui rejoindra, certes à ses dépens et dépenses, son appartement confortable de Téhéran. Seulement, Amir Reza Koohestani pose ici la question de l'origine du borbier mortel dans lequel pataugent aujourd'hui des milliers de migrants... en refusant justement les réponses évidentes.

D'ailleurs, l'évolution de son œuvre de metteur en scène s'explique par une volonté de plus en plus affirmée de [« faire se lever le spectateur »](#), c'est-à-dire de le sortir de sa passivité

14 juillet 2022

douillette, cela avec le dispositif le plus économe. Or, pour obtenir cette activité, il nous impose ici une gymnastique mentale fondée sur le refus des codes de représentation.

Tout d'abord, quatre comédiennes de diverses nationalités incarnent à elles seules une galerie de personnages. Tour à tour, et sans le manifester dans un changement de jeu, chacune peut ainsi interpréter un homme ou une femme, le représentant d'une administration kafkaïenne ou l'une de ses victimes. Ensuite, l'adaptation nous fait transiter sans cesse entre le port de Marseille et un aéroport de la zone Schengen, c'est-à-dire aussi entre 1943 et aujourd'hui, le tout en quatre langues différentes.

Ainsi, les repères se brouillent, le trouble s'installe. La scène apparaît comme l'échiquier où les êtres sont les pions interchangeable d'un jeu absurde dont les règles leur (nous) échappent. Les agents administratifs ont autant d'humanité que les caméras mobiles qui évoluent sur scène comme des robots. Ils n'ont pas d'individualité, pas de voix personnelles, comme l'exprime bien le jeu de Danae Dario.

Malaise dans la civilisation Schengen

La scénographie d'Éric Soyer accentue le malaise. Inspirée des salles aseptisées d'aéroports, c'est une boîte blanche surexposée à la lumière et aux regards. Ses sièges inconfortables font songer au mobilier urbain conçu pour empêcher les vagabonds d'y trouver repos. Les accessoires sont presque inexistants. Dans cette scénographie dépouillée, ce qui est organique deviendrait même écœurant, à l'image de cette religieuse engouffrée par une diabétique qui cherche désespérément le délai d'une hospitalisation. Préfiguration de la morgue peut-être, le plateau constitue encore un lieu de surveillance. Il se compartimente parfois en cabines transparentes qui suscitent la claustrophobie. Enfin, la vidéo expose jusqu'à l'orgie les visages. C'est pourquoi le spectateur peut éprouver la sensation de déambuler dans une galerie des glaces d'épouvante. *Big Brother is always watching you.*

Quant à la dramaturgie, elle exprime l'étirement paradoxal du temps. Alors que chaque minute rapproche inexorablement l'exilé de l'expiration de son visa, le temps semble pourtant englué en une attente infernale. Il n'y a pas d'alternance entre jour et nuit dans la salle d'attente toujours éclairée. De même, l'adaptation laisse à penser que l'histoire se répète inlassablement depuis 1943, tel un disque rayé.

Que l'exilé qui entre ici, ne garde donc que peu d'espérance, surtout s'il n'a pas d'argent à donner, ni de situation sociale. Cependant, un mince filet d'air parvient à s'infiltrer dans cet enfer. Comme dans le roman d'Anna Seghers, un homme aime une femme au point de l'aider. Un interprète escorte les damnés dans la Babel administrative. La porte est étroite, elle se referme bien vite, mais elle nous laisse le souvenir de ces visages humains. Expérience troublante, *En Transit* nous laisse donc face à notre réflexion et, peut-être, à nos

responsabilités.

Auteur : Laura Plas

Source : <https://lestroiscoups.fr/en-transit-anna-seghers-gymnase-lycee-mistral-festival-avignon/>



La Pépinière

Jardinez votre culture



Fabien Imhof

28.02.22

En transit : la zone grise avant l'exil

Inspiré d'une mésaventure qui lui est arrivée, l'auteur iranien Amir Reza Koohestani se crée un alter ego féminin qui, bloqué dans un aéroport, lit Transit d'Anne Seghers et en rencontre les personnages. Un spectacle sur ces zones grises qui précèdent un voyage forcé, à voir à la Comédie de Genève jusqu'au 6 mars.

Alors qu'il part de Munich pour le Chili afin d'y monter une pièce, Amir Reza Koohestani se retrouve coincé à l'aéroport, puis contraint de rentrer chez lui, à Téhéran. La raison ? Son visa pour l'espace Schengen a expiré depuis cinq jours. C'est cette mésaventure qui lui inspire le spectacle. Il se crée ainsi un alter ego féminin, interprété par Mahin Sadri qui, le temps de l'attente de la décision, lit *Transit*, un roman d'Anne Seghers qui traite justement de l'exil de personnes durant la Seconde Guerre Mondiale. Une situation qui n'est pas sans rappeler la sienne, bien que la fin de l'histoire soit plus heureuse pour lui. Son alter ego et les personnages du roman se rencontrent ainsi dans cette zone grise, leurs histoires se mêlent et se répondent comme des échos, pour questionner un système trop souvent absurde où l'humain, pourtant au centre, est complètement oublié.

Un décor acteur du texte

Sur la scène de la salle modulable, tout est gris, à l'image de la zone dans laquelle se trouvent les personnages, seules touches de couleur. Le décor dans lequel ils évoluent est froid, comme un hall d'aéroport, une salle d'attente, un lieu totalement impersonnel, mais aussi intemporel. Ce choix permet de mêler des temporalités pourtant éloignées et de créer de cette manière une sorte de lieu général dans lequel l'Histoire ne fait que se répéter. Les modules qui constituent la scénographie se déplacent sur des rails de manière parfaitement codifiée. Ce n'est pas sans rappeler le côté très organisé, voire automatisé des administrations qui s'occupent des cas des personnages. Il n'y a pas de place au hasard, aux situations personnelles pourtant toutes différentes les unes des autres. Outre l'aspect de ces modules ressemblant à de véritables cellules de verre, c'est à une véritable annihilation de l'âme humaine à laquelle nous assistons.

Tout, dans ce système, vise ainsi à supprimer la volonté de ces êtres : quand un homme interprété par Danae Dario récupère les documents de M. Weidel, mort dans cette zone grise, afin de pouvoir prévenir la famille du défunt, on lui répond qu'il doit prendre rendez-vous pour pouvoir régler cette situation. Mais comme ce n'est pas

son nom qui figure sur le dossier, c'est totalement impossible. L'histoire du serpent qui se mord la queue vous avez dit ? L'absurdité de cette administration se répercute sur tous les personnages : ainsi l'alter ego d'Amir Reza Koohestani voit son crayon être confisqué, car dangereux. On lui prêterait à la place un stylo validé par le règlement... Et pourtant, alors que tout est fait pour annihiler toute velléité humaine, le metteur en scène parvient à livrer un spectacle profondément humain.

L'utilisation de la caméra place ainsi les comédiennes au centre de l'action. Parfois filmées hors scène, parfois sous les yeux du public, leurs images sont retransmises en direct sur l'écran en fond de scène, réchauffant ainsi le décor si froid. Ces projections ont pour effet d'agrandir l'espace, voire même d'en créer de nouveaux, de permettre aux personnages de se répondre en se dédoublant, ou encore de créer des effets de domination. Il en va ainsi de la toute première scène où Danae Dario, interprétant un policier des frontières, apparaît bien plus grande que les pauvres Khazar Masoumi et Mahin Sadri, alors totalement soumises à cette autorité.

Des destins contrastés

La projection en miroir du même personnage est particulièrement marquante avec le personnage interprété par Agathe Lecomte : on y découvre un sentiment d'aliénation créé par la solitude. Comme si elle se créait des interlocutrices à qui parler avant son dernier voyage... Car c'est aussi de voyage dont il est question dans *En transit*, ou plutôt de l'attente qui le précède. Un voyage forcé, pour l'exil ou, pour les plus heureux comme l'auteur de la pièce, pour un retour chez soi. Et s'il est bien conscient d'avoir été plus chanceux que les autres personnages, il ne présente pas de *happy end* à son spectacle. C'est une réalité difficile à accepter qu'il dépeint, en montrant que, si le texte d'Anne Seghers parle des années 40, la situation est encore vraie – et plus que jamais au vu des tout récents événements – aujourd'hui. La fin du spectacle, où les quatre comédiennes racontent comment le port de Marseille est une véritable plaque tournante, qui accueille des vagues de personnes avant de les renvoyer vers d'autres destinations, est ainsi particulièrement forte. La déshumanisation y est totale.

Et si cette fin est aussi triste, c'est parce que le spectacle nous a raconté le parcours de chacun de ces êtres, vers cette issue inéluctable, et qu'on se trouve bien désemparé face à un système absurde et arbitraire, contre lequel on ne sait trop comment agir...

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des co-fondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

Corpi in attesa. L'umanità in transito di Koohestani

By **Andrea Gardenghi** - 8 Aprile 2022

Recensione. Alla Triennale Teatro di Milano, Amir Reza Koohestani presenta l'opera teatrale *In Transit*, un intreccio della propria vicenda autobiografica e di quella che la scrittrice Anna Seghers raccontò nell'omonimo libro. Nell'ambito di FOG Performing Arts Festival



Foto Magali Dougados

La *waiting area* è la zona di un passaggio doloroso e di un'attesa imposta; in essa i corpi si sospendono, le vite si fermano, le anime irrequiete si spengono, perché «quando sei un rifugiato sei morto anche se sopravvivi». E per sopravvivere c'è l'attesa di un visto, dove si condensa la viscerale speranza di una possibilità che si anela con lo spirito ma che scivola inesorabilmente via dalle dita. È in questo spazio di attraversamento all'interno degli aeroporti che si presenta lo spettro del proprio passato, un bagaglio che sul palco vediamo in una posizione marginale, isolato e abbandonato. È il fardello di un'umanità in transito che non ha colpe se non quella di aver definito

dei confini per rimarcare la differenza tra identità e alterità, in una prospettiva dominata dal possesso che, d'altra parte, non fa che escludere ed eliminare i gesti di condivisione.

È in questo spazio che alla **Triennale Teatro di Milano** prende forma lo spettacolo del regista iraniano **Amir Reza Koohestani**. Sul palco viene riprodotto un non-luogo (dal francese non-lieu, coniato da Marc Augé), dove i personaggi transitano senza entrare in una compiuta relazione tra loro. Sono dei passanti, perché nessuno è destinato a rimanerci per sempre ma c'è chi vivo non ne uscirà mai. È uno spazio di nessuno, anonimo, abitato dal flusso indeterminato di esuli che cercano invano una via per sfuggire da ciò che li perseguita. Nell'elaborare l'accurata scenografia, **Eric Soyer** sceglie dunque dei pannelli di vetro trasparente incorniciati che scorrono sul palco, si aprono e si chiudono, formando una griglia dalla struttura tanto centripeta quanto centrifuga che, nei riquadri creatisi, manifesta una perdita del centro in virtù delle ripetute e mutevoli assialità. Un espediente che evoca nella propria essenzialità monocromatica, l'asettico smarrimento di chi, una volta varcata la soglia, perde ogni punto di riferimento e convive con l'isolamento della propria emarginazione. Talvolta, delle teche geometriche irrompono silenziosamente nello spazio, transitano anche loro, metafore simboliche di una condizione errante che si tramuta in chiusura, soffocamento e prigionia. In ognuna di esse ci sono due figure, incubate come reliquie in tutta la loro solitudine.



Foto Magali Dougados

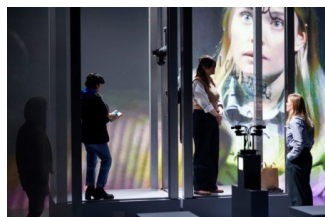


Foto Magali Dougados

Sullo sfondo di queste architetture lineari, ad essere proiettati sono delle video-riprese di **Phillip Hohenwarter**, in primi piani vincolanti, del volto dei personaggi sul palco, in uno sdoppiamento visivo che ricalca quello drammaturgico narrativo. Nella sua totalizzante espressione visiva, è quindi la forza e l'autorità della storia di ognuno che si impone con brutalità. Si costruiscono così le scene e i dialoghi dei diversi protagonisti, interpretati dalle stesse quattro attrici. Le loro parole hanno quell'automatismo meccanico, quella glaciale acrimonia, quella malinconica lontananza di un linguaggio che si nutre dell'assurdità di una condizione, simbolo di molte altre che

vengono celate e taciute. Una scelta che sembra voler utilizzare l'indifferenza e la distanza come arma con cui scalfire gli animi di un pubblico testimone dell'irrazionale paradosso dei severi controlli, regolati da infinite procedure burocratiche, che servono per ottenere il permesso di soggiorno. Viene quindi da chiedersi, in questo contesto, come può un uomo porre speranze sulla destinazione del proprio viaggio?

La trama dà il segno del proprio inizio quando ad essere rappresentato è quel momento convulso in cui tutti fuggono. A destra, sola e immobile, c'è una valigia grigia come il resto della scenografia. È quella di uno scrittore suicida che ha impacchettato la propria storia. È quella dell'uomo che la ritrova, fingendosi chi non è e non potrà mai essere; quella di un regista, (alterego di Koohestani) che, in partenza per il Cile, viene fermato per un visto di soggiorno scaduto e incontra un avvocato pro bono.

È quella di una donna che, per lasciare la Russia, scende a compromessi ma viene trattenuta dalle autorità, reclusa ed interrogata. In questo spazio a metà tra purgatorio e inferno, un limbo asettico dalle tonalità spente e grigie, assistiamo all'irragionevolezza di un'attesa logorante. Perché la reclusione senza motivi reali spinge gli uomini al delirio e ad atti disperati.

Nell'acuto adattamento teatrale, Koohestani parte da una vicenda autobiografica (il 29 dicembre 2018 viene arrestato e detenuto dalla polizia di frontiera di Monaco per un visto scaduto) ma la intreccia con quella personale della scrittrice tedesca ed ebrea **Anna Seghers**, che nel suo romanzo *Transito*, pubblicato nel 1944, racconta la Marsiglia che lei stessa ha vissuto, quella del 1940, sotto il controllo del regime nazista. Il porto cittadino era diventato, così, la zona di transito, l'unica possibilità di scappare per gli esuli di tutta Europa. Nella tessitura drammaturgica delle due narrazioni, che si sviluppano per capitoli nell'opera teatrale, il regista rievoca quindi due temporalità, due passati, uno remoto e uno prossimo, ne riduce la distanza, ne aumenta l'impellenza, per offrire alla visione del pubblico la denuncia di quella che è una condizione inevitabilmente presente. Il suo è un arguto gioco di specchi riflessi e riflettenti, in cui riesce a intersecare elementi di finzione ed elementi della realtà, sfera pubblica e privata, arricchendo la rappresentazione che diviene al tempo stesso un terreno fortemente simbolico.

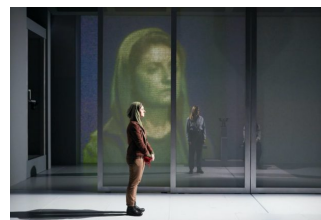


Foto Magali Dougados

L'atmosfera tesa, agitata, di incredulità è completata dal plurilinguismo della recitazione (traduzione a cura di **Massoumeh Lahidji**) che talvolta provoca disagio e incomprensioni, innescate da una cultura dominante che pretende di imporsi: portoghese, francese, inglese e farsi sono le lingue utilizzate per comunicare quella che è una condizione universale, che il mondo ha vissuto durante la Seconda guerra mondiale, ma che continua a perpetrarsi nelle chiusure delle frontiere, nella demarcazione dei confini, nella costruzione dei muri. La fine sembrava vicina – ci dicono le attrici sul palco – ma forse, non era davvero così.

Andrea Gardenghi

Aprile, Triennale di Milano, FOG Performing Arts Festival

In Transit

adattamento e testi Amir Reza Koohestani, Keyvan Sarresteh

regia Amir Reza Koohestani

traduzione Massoumeh Lahidji

scenografia, luci Eric Soyer

video Phillip Hohenwarter

suono Benjamin Vicq

costumi Marie Artamonoff

assistente alla regia Isabela De Moraes Evangelista

realizzazione scenografia Workshops of Comédie de Genève

con Danaé Dario, Agathe Lecomte, Khazar Masoumi, Mahin Sadri

produzione Comédie de Genève

coproduzione Odéon – Théâtre de l'Europe, Théâtre national de Bretagne, CSS – Teatro stabile di

innovazione del Friuli Venezia Giulia, Fondazione Teatro Metastasio di Prato, Mehr Theatre Group, FOG

Triennale Milano Performing Arts

Gli articoli di Teatro e Critica, che sono frutto di un lavoro quotidiano di ricerca, scrittura e discussione approfondita, sono gratuiti da più di 10 anni.

Se ti piace ciò che leggi e lo trovi utile, che ne dici di sostenerci con un piccolo contributo?

[Donazione](#)



RADIOS

■ FRANCE INTER

« Le masque et la plume à Avignon » par Jérôme Garcin

Dimanche 17 juillet de 20h à 21h, enregistré en public dans la Cour du Cloître Saint-Louis la veille
Débat critique avec Armelle Héliot (Le Quotidien du médecin), Vincent Josse (France Inter), Jacques Nerson (L'Obs), Fabienne Darge (Le Monde) et Fabienne Pascaud (Télérama) autour des spectacles : *Le Moine noir*, *Iphigénie*, *En transit*, *Ma Jeunesse exaltée*, *Gretel*, *Hansel et les autres* et *A l'Orée du bois*.

■ RFI BRESIL

« Chroniques d'Avignon » par Marcia Bechara

Jeudi 7 juillet

"Festival de Avignon exorciza a guerra e se projeta no futuro com caleidoscópico do teatro mundial"
Présentation du Festival d'Avignon et de l'ouverture du Festival avec *Le Moine Noir*
Évocation de Peter Brook
Présentation d'*Iphigénie* d'Anne Théron et annonce de la prochaine direction
Evocation d'*En transit*, de *Ma Jeunesse exaltée*, de *La Tempesta* et de *Miss Knife et ses sœurs*

■ RFI ROUMANIE

« Festivalul de la Avignon 2022: Situații kafkiene așternute în piese de teatru » par Cristina Teacă

Jeudi 7 juillet

Interview d'Amir Reza Koohestani pour *En transit* et de Samuel Achache pour *Sans Tambour*
Evocation du *Moine Noir*, de *Miss Knife et ses sœurs* et de *Ma Jeunesse exaltée*
Interview d'Olivier Py sur la programmation du Festival

■ DEUTSCHLANDFUNK KULTUR (Allemagne)

« Exil auf und hinter der Bühne » par Eberhard Spreng

Vendredi 8 juillet

Sujet sur *En transit* et *Le Moine Noir* avec extraits audio des spectacles

■ RTS (Suisse)

« Vertigo » par Yacine Nemra

Mardi 12 juillet

Interview d'Amir Reza Koohestani pour *En transit* avec extrait audio du spectacle

TELEVISIONS

▪ FRANCE 24

« A l’Affiche ! » par Laure Manent

Vendredi 15 juillet à 12h15, puis multidiffusion

Emission spéciale (francophone) Festival d’Avignon.

Invitée : Kubra Khademi. Présentation de l’affiche, de *First but not Last Time in America* et de sa performance *De l’armure aux gilets*.

Interviews d’Amir Reza Koohestani et Agathe Lecomte pour *En transit* avec extraits vidéo du spectacle.

Evocation du *Moine noir*, de *Sacrifice* avec extraits vidéo et de *Miss Knife et ses sœurs*.

« Encore » par Olivia Salazar-Winspear

Jeudi 7 juillet à 12h45

Duplex en direct d’Olivia Salazar.

Interview d’Olivier Py. Evocation de la guerre en Ukraine, du *Moine Noir*, de *Miss Knife et ses sœurs*, *Lady Magma* et du travail de Kubra Khademi avec l’affiche du Festival, sa performance *De l’armure aux gilets* et de *First but not Last Time in America*.

Annonce du changement de direction.

Vendredi 15 juillet à 12h45, puis multidiffusion

Emission spéciale (anglophone) Festival d’Avignon.

Invitée : Kubra Khademi.

Présentation de l’affiche, de *First but not Last Time in America* et de sa performance *De l’armure aux gilets*. Interviews d’Amir Reza Koohestani et Agathe Lecomte pour *En transit* avec extrait vidéo du spectacle.

Evocation du *Moine noir*, de *Sacrifice* avec extraits vidéo et de *Miss Knife et ses sœurs*

▪ FRANCE INFO TV

« A l’Affiche ! » par Laure Manent

Multidiffusion à partir du vendredi 15 juillet

Invitée : Kubra Khademi. Présentation de l’affiche, de *First but not Last Time in America* et de sa performance *De l’armure aux gilets*.

Interviews d’Amir Reza Koohestani et Agathe Lecomte pour *En transit* avec extraits vidéo du spectacle.

Evocation du *Moine noir* et de *Sacrifice* avec extraits vidéo et de *Miss Knife et ses sœurs*.

▪ TV5 MONDE

« 64’ LE MONDE EN FRANCAIS » par Sylvia Garcia

Samedi 9 juillet à 18h40

Duplex de Marjorie Adelson en direct du Festival d’Avignon. Extraits vidéo d’*En transit* et interview d’Amir Reza Koohestani.

▪ ZDF (Allemagne)

« Heute in Europa » par Luis Jachmann

Vendredi 15 juillet

Présentation du Festival d’Avignon et du *Moine Noir*

« Mittagmagazin » par Luis Jachmann

Lundi 18 juillet

Présentation d'*En transit* avec extrait vidéo du spectacle et interview d'Amir Reza Koohestani.

Présentation du *Moine Noir* avec extrait vidéo du spectacle.